

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



Carte envoyée du front à Blagnac par un père à sa fille (août 1915)

Le monastère des cisterciennes pendant la guerre 14-18
1914, déjà blessé à vie
Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac
Le patrimoine héraldique de l'église St-Pierre
Au fil d'une enfance
Severo, le petit sandalier de Mauléon
Robert Caussat et le maquis d'Esténos
Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST

AG
149

Sommaire

Le monastère des cisterciennes pendant la guerre 14-18	1
1914, déjà blessé à vie	13
Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac	16
Le patrimoine héraldique de l'église St-Pierre	23
Au fil d'une enfance	34
Severo, le petit sandalier de Mauléon	40
Robert Caussat et le maquis d'Esténos	43
Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST	46

Responsable de publication : Alain Lauret

Comité de rédaction :

Lucien Alemanni - Suzanne Béret -
Christiane Combelles -
Anne-Marie Ducos de Lahitte -
Monique Lanaspèze -
Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle -
Jacques Sicart - Jeannette Weidknnet
Maquette : Philippe Garcia

N° ISSN 1169-4408

Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire
Siège social : 97, Vieux Chemin de Grenade
31700 BLAGNAC

blagnachistoire.e-monsite.com



Numéro spécial
Les Blagnacais
pendant la Grande Guerre



Numéro spécial
Les Blagnacais
pendant la Seconde Guerre
mondiale

épuisé



Numéro spécial
Blagnac et ses rues

Demandez-les au **06 78 41 32 37**

Le monastère des cisterciennes de Blagnac pendant la guerre de 1914-1918

En ⁽¹⁾1903, les religieux avaient été expulsés de France et l'affaire semblait close, lorsqu'en 1914 le dossier des congrégations fut à nouveau mis à l'ordre du jour. Les cisterciennes de Blagnac apprirent qu'elles recevraient sous peu un décret d'expulsion. Elles se démenèrent pour trouver un refuge dans divers pays, mais les difficultés étaient grandes. Enfin, un bâtiment leur fut proposé dans des conditions acceptables au Pays de Galles, près de l'île de Caldey. Elles attendaient donc les événements avec un esprit plus tranquille.



◀
L'hôpital
complémentaire

Un hôpital improvisé pour des blessés français

Mais il arriva toute autre chose que ce que les sœurs prévoyaient et le Pays de Galles fut oublié. Le 2 août 1914 en effet, l'Allemagne déclarait la guerre à la France et franchissait les frontières. Les événements se précipitèrent. Les bénédictines de Paris demandèrent

si quelques sœurs pouvaient trouver refuge à Blagnac. Ce que les cisterciennes acceptèrent de grand cœur. Elles logèrent donc six sœurs dans le château. Ce ne fut pas tout. L'abbesse, Mère Louise, écoutant son cœur et son sens patriotique, demanda les permissions nécessaires pour installer un hôpital militaire bénévole dans une partie du couvent. L'offre fut acceptée par le gouvernement et une cloison fut construite pour séparer les locaux réservés aux blessés des lieux où les sœurs s'étaient repliées. Les sœurs cédèrent un cloître, l'hôtellerie, la porterie, le secrétariat, etc., et se replièrent sur le château. Elles installèrent des lits un peu partout : greniers, paliers, etc., se trouvant mieux logées que les soldats ne l'étaient dans les tranchées. Elles préparaient à l'intérieur de leur clôture les repas pour les soldats blessés et lavaient leur linge.

Deux sœurs donnaient des soins aux blessés, aidées par deux autres sœurs de la Compassion de Toulouse. Des infirmières bénévoles se joignirent à elles, sans compter les infirmiers militaires et deux servantes qui faisaient le ménage. Un médecin Major avait la responsabilité des malades. Toute l'organisation était l'œuvre de l'abbesse. Tout au long de la guerre, les blessés français arrivèrent. Ils se montraient très courageux lorsqu'ils devaient repartir au front. Leurs familles venaient les voir, parfois de très loin ; elles étaient hébergées à l'hôtellerie du monastère.



Un espion allemand

Un jour arriva à l'hôpital un haut dignitaire de l'Église orthodoxe russe... de l'Ordre des Prémontrés. Il s'agissait du Père Johannes, comte Fartowski, abbé Prémontré. Curieusement, personne ne s'étonna de voir un religieux d'un Ordre catholique se dire orthodoxe. Il avait été prisonnier des Allemands. S'étant évadé, il parcourait les pays alliés pour recueillir aumônes et renseignements. À Toulouse, il avait été bien reçu à l'évêché, selon ses dires. L'aumônier du monastère lui fit visiter l'Église et l'hôpital, lui montrant tout ce qu'il était possible de voir. L'Abbé de passage à Toulouse eut les honneurs de L'Express du Midi. L'article a été conservé dans les archives.

UN PRISONNIER RUSSE — Après la victoire de Gumbinnen, fait prisonnier par les Allemands, le P. Johannes, comte de Fartowski, put s'échapper et nous raconte ce qu'il a vu en Prusse.

▲ **La salle capitulaire où étaient installés les lits des blessés - collection BHM**

Les hasards de la guerre ont conduit hier à Toulouse un témoin et une victime de la campagne russo-allemande sur les champs de bataille de Prusse orientale ; nous avons pu nous entretenir avec ce témoin à la haute personnalité duquel nos lecteurs feront confiance, puisque ce distingué et vénérable fugitif n'est autre que le R.P. Johannes, comte de Fartowski, docteur en droit canon, abbé du monastère de Kllémentoff, de l'Ordre des Prémontrés, en Pologne russe, présentement aumônier dans l'armée du général Rennenkampf.

C'est dire quelles intéressantes choses a vues le R.P. Abbé, quelles souffrances il a endurées, au cours de sa captivité à Soessen (Allemagne). Le digne prélat, après avoir suivi la marche triomphale des Russes, en Prusse orientale, après les victoires de Eydkunnen et de Gumbinnen, dut revenir sur ses pas, quand les Allemands, émus de l'avance de nos alliés, se décidèrent à distraire une importante partie des forces de Belgique et à les diriger contre les Russes. Demeuré en arrière avec une ambulance, le R.P. Johannes fut fait prisonnier à Tannenberg (Prusse Orientale) le 16 août. Sans aucun ménagement, il fut jeté, en compagnie du personnel de l'ambulance, dans un wagon à bestiaux hermétique et véhiculé ainsi pendant trois jours dans cette obscure prison roulante sans autre nourriture qu'un morceau de pain noir excessivement dur.

On arriva à Spandau, près de Berlin, puis à Doeberitz, non loin de la capitale, où l'aumônier russe put voir des soldats français méridionaux, prisonniers de guerre, misérablement traités.

Là, le personnel de l'ambulance dut passer la nuit en plein air, dans une prairie, et on le dirigea le lendemain sur Soessen, son lieu définitif de captivité. Ni la haute dignité du prisonnier, ni sa respectable robe de bure blanche, ni sa croix pectorale, ni sa calme dignité ne trouvèrent grâce devant ses geôliers. On dépouilla le R.P. Abbé de tout ce qu'il possédait, jusqu'à sa croix pectorale en or, jusqu'à son anneau d'or orné de la symbolique améthyste. Les prisonniers étaient logés dans une écurie militaire dont les hôtes étaient à la guerre; une fétide litière de paille leur servait de couche. Quelques-uns souffraient atrocement. Le R.P. Abbé s'interposa et demanda pour l'un d'eux de l'aspirine.

“ — De l'aspirine ? s'exclama l'officier ainsi sollicité ; une bombe, oui, pour vous, vous pouvez crever !... ” Et, joignant le geste à la parole, cet immonde individu, qui avait saisi le fusil d'une sentinelle, porta un violent coup de

crosse dans la poitrine de l'abbé, qui tomba évanoui et se ressent encore de cette commotion.

Dans l'infect réduit où les prisonniers étaient cantonnés, les curieux étaient admis à les visiter moyennant un droit d'entrée de 0,50 fr. On achetait en même temps le droit de les molester et de les outrager. Car les visiteurs, se montrant du doigt les pauvres détenus, les désignaient ainsi : "Tiens, voilà un chien de Russe, voilà une brute française, un cochon d'Anglais !..."

Il y eut mieux : au cours d'un transfert local, le cortège des prisonniers traversant la ville fut assailli, par la population ameutée, à coups de pierres. Les protestations élevées en faveur de la Croix-Rouge finirent cependant par atteindre les Allemands et l'ambulance dont faisait partie le R.P. Johannes fut remise en liberté et reconduite en Suisse.

Et le R.P. Johannes est amené à nous parler de la Pologne, dont la libération s'approche.

"Cette libération, elle l'aura chèrement payée, car aujourd'hui tout le pays est à feu et à sang. Les Allemands se sont montrés plus cruels, plus destructeurs en Pologne qu'en Belgique. Les villages sont rasés, les habitants martyrisés, les villes splendides comme Kalish ne sont plus qu'un monceau de ruines. Dans cette vieille cité, berceau de la Pologne, la fureur des Allemands s'est exercée avec acharnement contre la belle cathédrale Saint-Joseph qui datait du huitième siècle ⁽²⁾, et où furent sacrés tous les rois.

Ceci n'a pas empêché l'empereur de se donner comme le libérateur de la Pologne, comme le champion de la civilisation, mieux, comme l'envoyé de Dieu."

Notre interlocuteur nous confirme cette singulière intervention de Guillaume dans le culte de la Vierge de Czestochowa, la basilique de Lourdes des Polonais. "Le Kaiser effrontément a fait déclarer et publier qu'il était d'accord avec la Vierge pour faire cette guerre sainte. Des centaines de mille tracts ont été imprimés à Berlin en toutes langues sur ce sujet ; on y voit les portraits du Kaiser, de Léon XIII et de la Vierge de Czestochowa entrelacés, les soldats les ont répandus en Pologne, jusqu'aux avions qui les ont laissés tomber par centaines sur les villages. Tant de ruines, tant de désolations ne vont pas cependant sans un ferme espoir de jours meilleurs et de victoires. L'armée russe aura raison de Guillaume, de ses hordes, et de ce pauvre vieillard François-Joseph que le Kaiser a dupé et mené à sa guise. Les troupes du

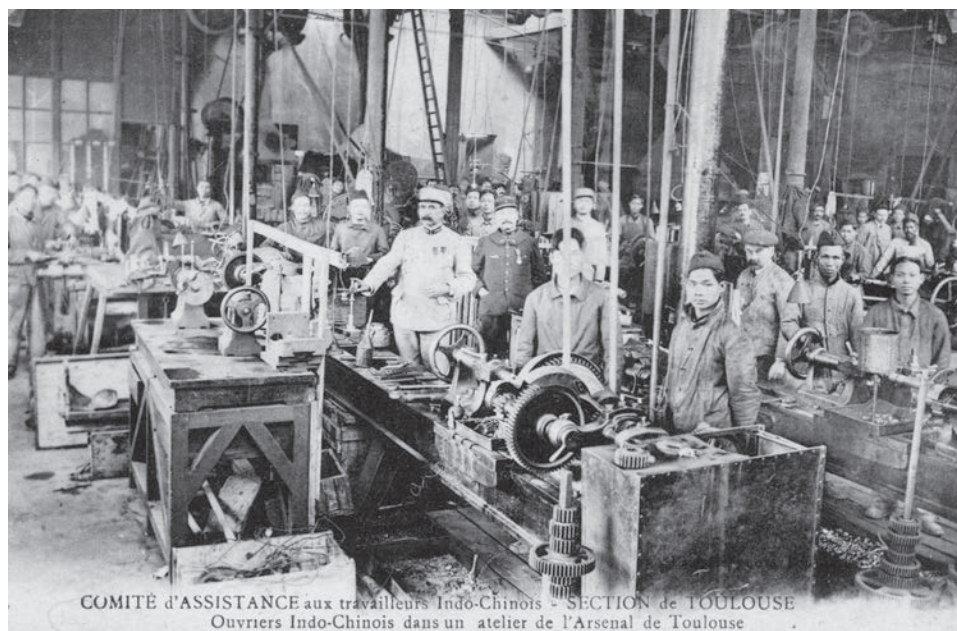
tsar sont innombrables, bien armées, bien ravitaillées, et elles se battent avec un courage inlassable. L'artillerie est puissante, elle l'a prouvé ; le fantassin russe est le plus endurant du monde, quant à la cavalerie slave, elle est très nombreuse. Ce ne sont pas seulement les Cosaques qui la composent, mais des centaines de régiments de dragons, de chasseurs, de lanciers... Et nous parlons un peu des cosaques, naturellement. Ils ont donné des leçons d'humanité aux Allemands, nous déclare le R.P. Johannes, car dans aucun des villages de Prusse qu'ils ont conquis ils n'ont commis d'exactions. Ce sont de fiers soldats, voilà tout. Cela n'empêche pas les Allemands d'en avoir une peur extraordinaire et de les traiter avec la dernière sévérité quand par hasard des cavaliers démontés tombent entre leurs mains. Ainsi les Cosaques faits prisonniers ont été internés à Berlin dans la prison cellulaire de Tegel et maintenus enfermés dans des cachots. Quelques chevaux cosaques, dont le maître était tué, ont été capturés par les Allemands. Or ces fiers animaux se sont montrés indomptables. On n'a pu rien en faire dans l'armée allemande, ni les monter, ni les atteler ; ils ne connaissent que le cosaque leur maître. L'administration militaire a dû les vendre à l'encan.

Et nous prenons congé de notre distingué interlocuteur, sur cette déclaration, dont la signification n'aurait pas dû échapper aux Allemands. Les bêtes elles-mêmes ne veulent pas d'eux. »

Le digne personnage quitta le monastère en laissant sa carte de visite. Ce n'est que plus tard, sur la Côte d'Azur, qu'un incident donna l'éveil : ayant à dire la messe en public, il s'avéra totalement ignorant du latin... ! On finit par savoir qu'il était un espion allemand, qui visitait en France les hôpitaux, les établissements divers, etc.

Des malades annamites

Vers 1917, l'administration militaire cessa d'envoyer des blessés français. Elle dirigea sur Blagnac des malades annamites, jeunes gens employés dans les usines de guerre où ils souffraient beaucoup. Mobilisés de force, ils avaient la nostalgie de leur pays. Éprouvés par le changement de climat et de nourriture, beaucoup tombaient malades et arrivaient en surnombre dans les hôpitaux de Toulouse.



Les plus malades, généralement tuberculeux, furent envoyés à Blagnac, et la communauté les accueillit sans se plaindre du danger de contagion. La mortalité parmi eux était effrayante. Les sœurs se réjouissaient des baptêmes qui furent administrés dans leur hôpital par leur aumônier : dix-huit au total. Ils faisaient partie de ceux qui désiraient ardemment ce sacrement. Après une préparation plus ou moins longue selon leur état de santé, ils étaient tout heureux d'être baptisés, alités quand ils allaient trop mal ou dans l'église debout et vêtus de blanc. Des disputes s'élevaient aussi parfois, parmi les Annamites, qui dégénéraient en batailles sanglantes. Il fallut parfois en enfermer l'un ou l'autre dans une pièce fermée à clef. Un Indo-chinois menaçait un chrétien de le tuer.

L'hôpital était chauffé, mais ces Asiatiques souffraient quand même du froid. Quand ils virent tomber la neige pour la première fois, à travers les vitres, ils dirent : « Neige, tue Annamites. » Il y eut vingt-et-un décès. Les corps étaient enterrés au cimetière de Blagnac. Comme pour "Joseph" décédé le 10 mai 1917, l'enterrement avait lieu

▲ Annamites
au travail -
collection
Jacques Sicart

► Plaque sur le mur
du cimetière



NGUYEN THUAN, né à DONG-HOI, décédé le 4 février 1917 (stèle)
LI-VAN-KY, décédé le 6 février 1917 (stèle)
TRAN QUAN HOAN, né à Co-Dang, décédé le 15 février 1917 (stèle)
DUONG VAN PHUNG, né à Luong-Dien en 1889, décédé le 16 février 1917 (stèle)
DONG NGOC THANH (JOSEPH), né à HANOI en 1889, décédé le 10 Mai 1917 (croix)
NGUYEN VAN DAT, né à DANG-CO, décédé le 31 mai 1917 (BENOÎT croix)
PHAM VRUONG (ALBERT), né à TRUNG-NGN en 1883, décédé le 2 juin 1917 (croix)

PHAM DUONG (LOUIS), né à THANH HOA en 1881, décédé le 4 Juin 1917 (croix)

DANG VAN GUI, né à VO DONG en 1881, décédé le 28 juin 1917 (baptisé secrètement par l'A. Reverdy

LE VAN PHONG (JACQUES), né à HUYNH DUE en 1887, décédé le 28 juin 1917 (croix)

NGUYEN KY (GABRIEL), décédé le 28 juin 1917 (croix)

DOM HUAM DINH (ROBERT), né à THUONG CHUC en 1895, décédé le 11 juillet 1917 (croix)

LE VAN CHUNG (ALBERIC), né à VONG HUYEN NGOAI en 1894, décédé le 18 juillet 1917 (stèle)

NGUYEN VAN MUI (ANTOINE), né à CHOQUAN en 1886, décédé le 20 juillet 1917 (croix)

DO VAN GIANG (THOMAS),né à NGAI AM en 1890, décédé le 29 juillet 1917 (croix)

LE TUNG (DOMINIQUE), né à LAC CAO en 1882, décédé le 12 août 1917

NGUYEN HIEN (ETIENNE), né à BAO THUNGEN en 1894, décédé le 14 août 1917

TRINH DINH CAT (JEROME), né à DAO YEN en 1885, décédé le 24 août 1917

DUONG VAN NHAM (MATHIEU) né en 1891 à QUANG XA, décédé le 22 septembre 1917

NGUYEN VAN GIENG (MICHEL), décédé le 5 octobre 1917

NGUYEN VAN DANH (JEAN) décédé le 12 octobre 1917.

L'accueil de fugitifs

Avant la fin de la guerre, l'administration militaire retira les malades et les infirmiers : le risque de contagion pour la communauté était trop grand. Les locaux restèrent vacants quelque temps. Et soudain, il fut question d'y installer des troupes. Pour empêcher ce projet, l'abbesse proposa au gouvernement belge de recevoir une communauté religieuse obligée de fuir. Le télégramme venait de partir quand la préfecture envoya des émissaires pour examiner les lieux dans le

but d'y installer des familles de réfugiés. Dès qu'ils entendirent parler de l'offre faite au roi des Belges, ils se retirèrent. C'est ainsi que le 29 juin 1918, arrivèrent un groupe d'orphelines accompagnées des sœurs de la Sainte Obéissance.

Des personnes fuyant les régions envahies arrivaient sur Blagnac. Les derniers moines restés à Igny arrivèrent un beau matin : ils avaient dû fuir en toute hâte, emportant seulement les vases sacrés et un ballot. Depuis Reims, ils avaient voyagé debout, entassés avec une foule de fuyards dans un wagon à bestiaux. Par eux, les sœurs apprirent de tristes nouvelles : les Allemands avaient livré bataille à Fismes (3 août au 1^{er} septembre 1918) ; le Mont des Cats avait été détruit, le Pas-de-Calais envahi.

Les religieuses du monastère avaient pris une grande part à « l'effort de guerre » durant ces terribles quatre années.

Soeur Marie-Ancilla

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

Annales des Cisterciennes

- Fonds Blagnac

- Monastère des Dominicaines à Lourdes

NOTES

⁽¹⁾ L'article a été fait à partir des annales des cisterciennes.

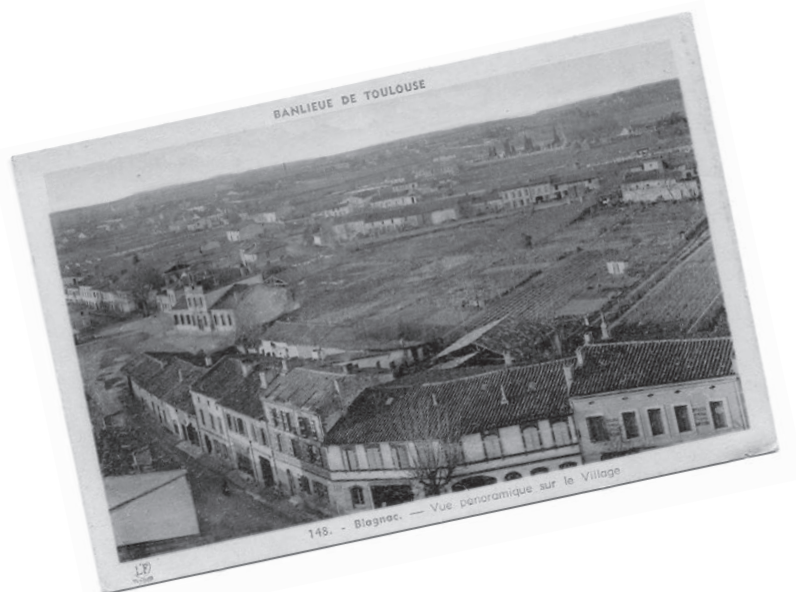
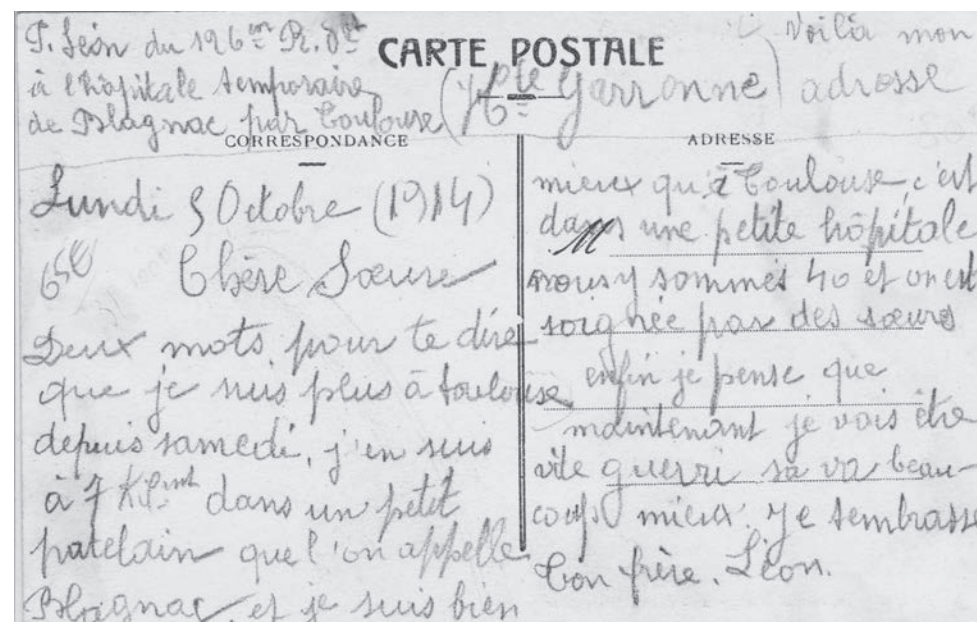
⁽²⁾ Anachronisme : Mieszko I^{er} est le premier souverain converti au catholicisme, à la fin du X^e siècle...

Lettres des blessés

La correspondance envoyée par les blessés depuis le monastère où ils reçoivent des soins révèle leur quotidien vécu dans cet établissement et complète l'article de Sœur Marie-Ancilla.

La plupart du temps ils écrivent au dos de cartes représentant des vues du monastère ou de Blagnac. Elles sont parfois tamponnées.

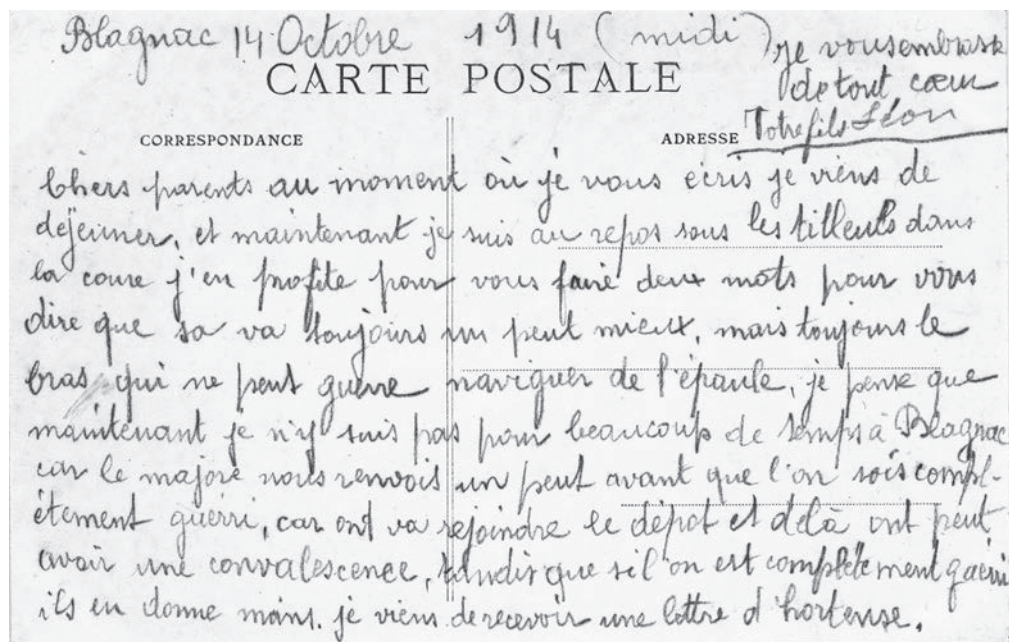
5 octobre 1914 : Le petit village de Blagnac qualifié de *patelain** est peu connu par les soldats. Mais les 40 blessés sont bien soignés.



◀ Blagnac à l'époque

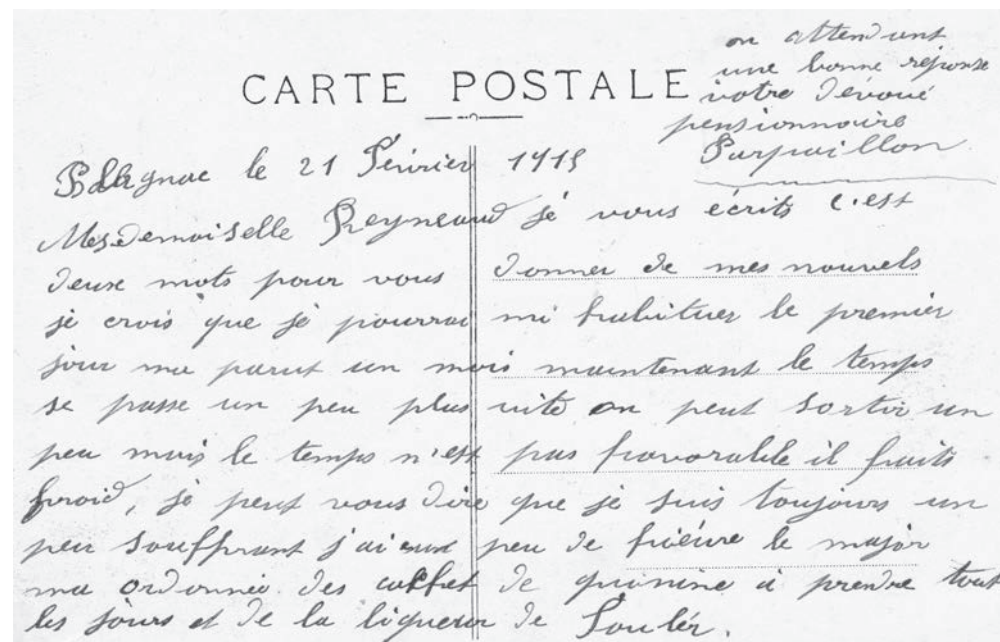
Des soins et des souffrances

Blagnac 14 octobre 1914 (midi) : ...mais toujours le bras qui ne peut guerir naviguer de l'épaule. Il espère être vite guéri ou que le médecin major l'envoie en convalescence.

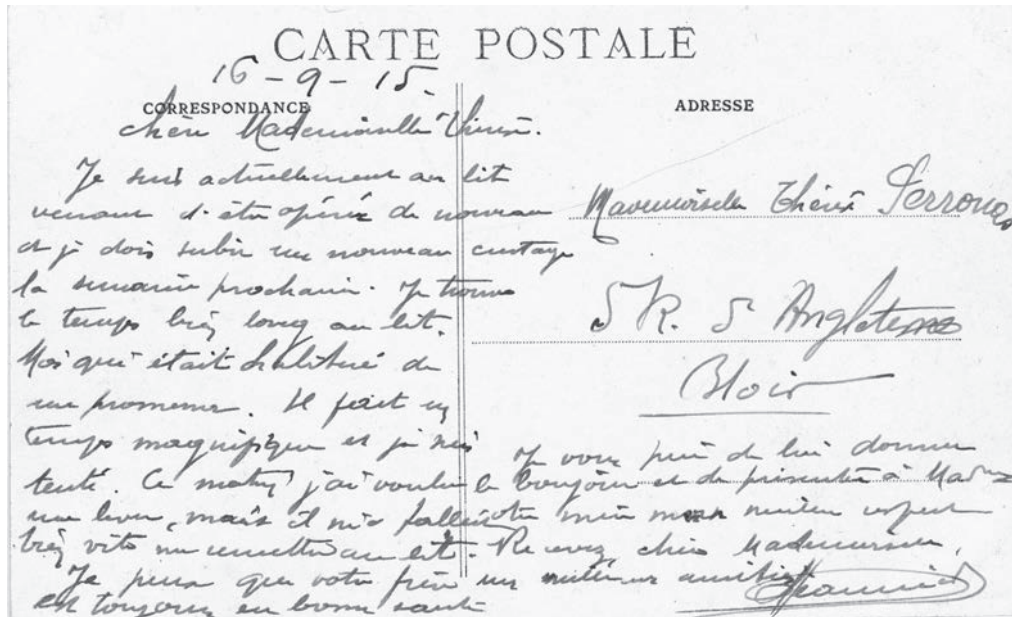


Blagnac le 21 février :

Pour la fièvre, le major ordonne des cachets de quinine à prendre tous les jours.

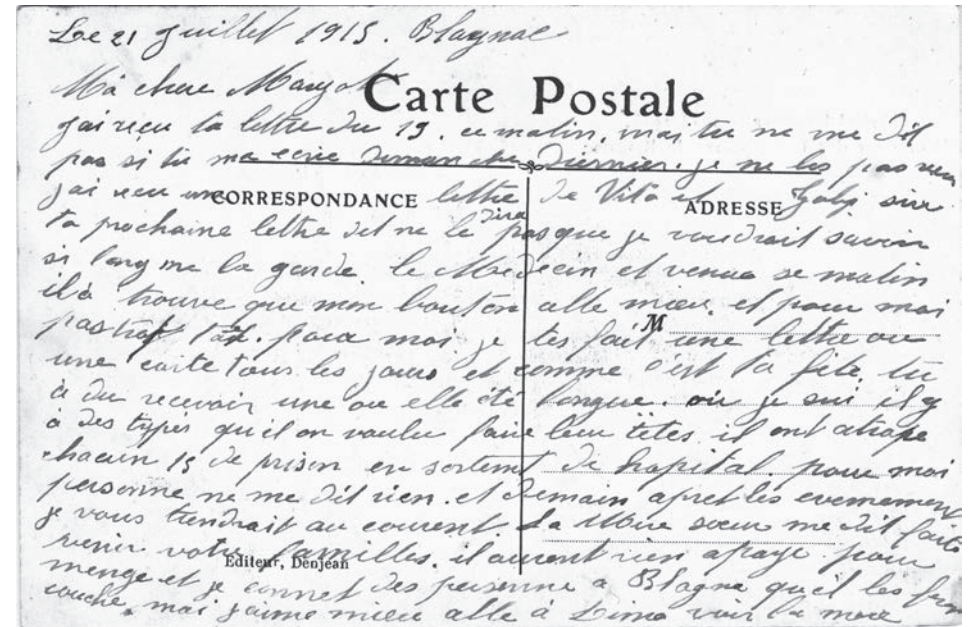


Le 16 septembre 1915 :
Nouvelle opération et impossibilité de se lever.
Je trouve le temps bien long.



Vie en communauté et lien avec la famille

Le 21 juillet 1915 :
Un incident s'est produit :
Des types qu'il on voulu faire leur têtes, il ont atrapé chacun 15 de prison
en sortant de l'hopital...



... Je t'ai fait une lettre ou une carte tous les jours et comme c'est ta fête tu as du recevoir une ou elle été longue...

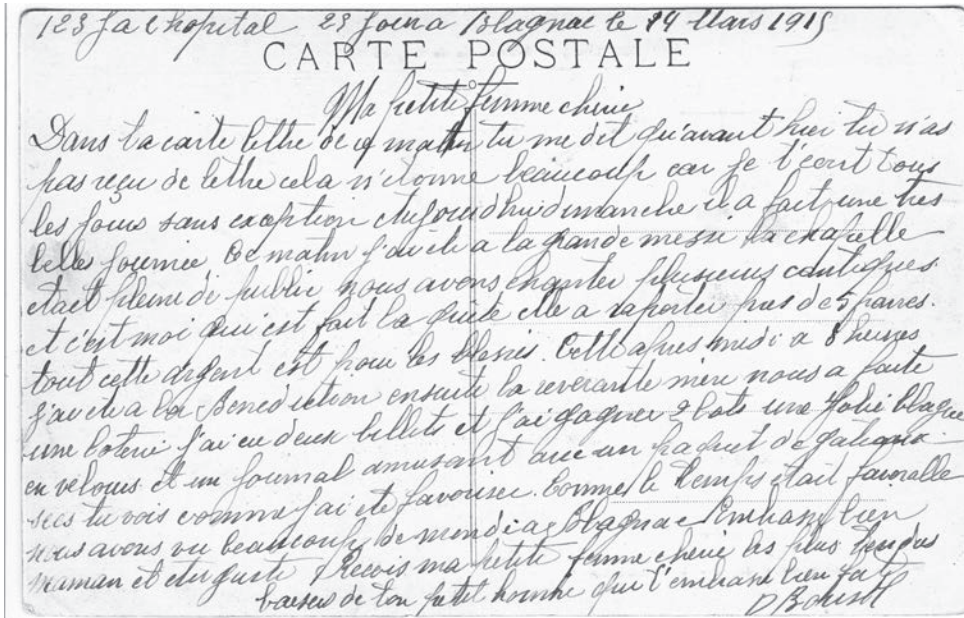
D'après la Mère sœur, les parents peuvent venir voir les blessés, ils sont nourris gratuitement au monastère et couchent chez des Blagnacais.

Les distractions

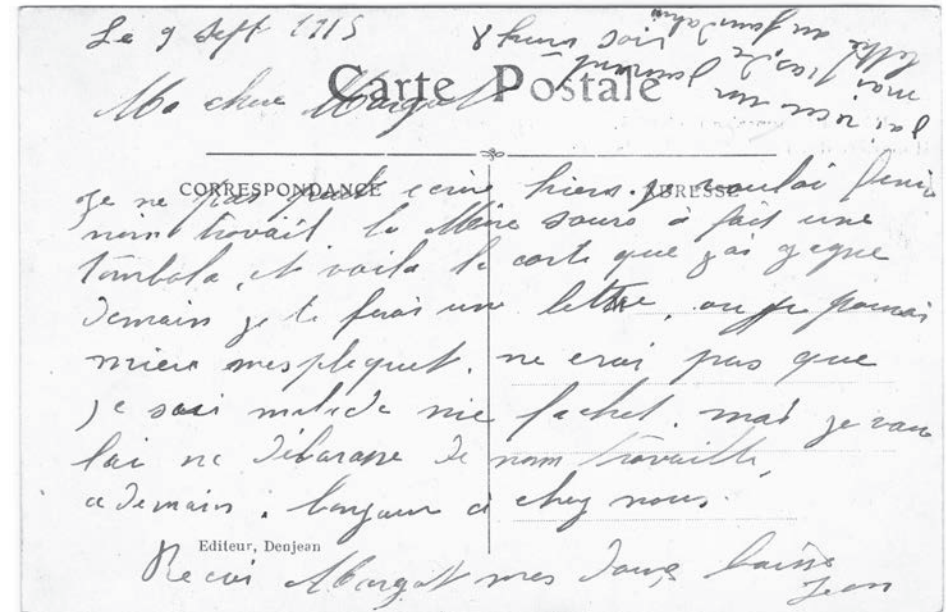
Blagnac le 24 mars 1915 : Messe le dimanche matin :

C'est moi qui es fait la quête, elle a rapporté plus de 5 francs tout cette argent est pour les blessés.

Une loterie l'après-midi : ...j'ai gagné une jolie blague en velours et un journal amusant avec un paquet de gateaux secs tu vois comme j'ai été favorisé.



Le 9 septembre 1915 : ...la Mère sœur a fait une tombola...j'ai gagné une carte...

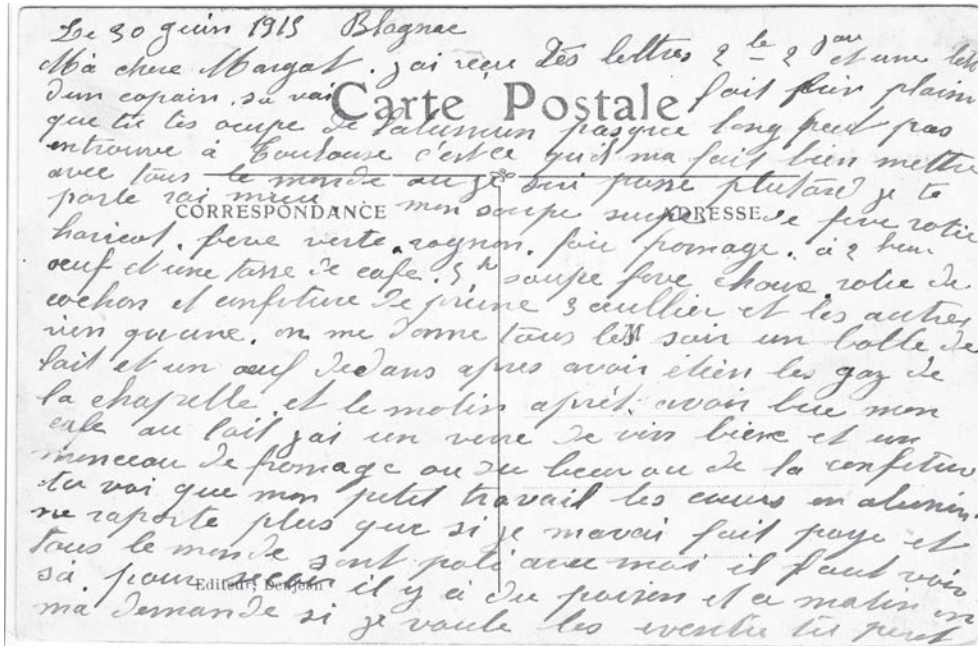


Des occupations

Le 30 juin 1915 Blagnac

Ce soldat s'occupe de l'éclairage au gaz de la chapelle, éventre les poissons, il va fabriquer un médaillon et une bague.

Choyé par la Mère sœur, il est comme un petit roi et mange bien.



Le « médecin-major » dont il est question dans ces cartes, s'appelle Antoine, Jacques Barrué. Fils d'un comptable et d'une tailleuse, il naît à Blagnac le 30 décembre 1877.

En 1914, marié à Sidonie, Marguerite Caperan, originaire du Castéra, père de deux enfants, Marie-Antoinette, 12 ans et Aimée, 3 ans, il habite rue de Coucourou. Sa maison existe encore au 32 rue Pasteur.

Durant la Première Guerre mondiale, il soigne les blessés blagnacais et ceux de l'hôpital complémentaire situé au monastère.

Avant et après ce conflit, de nombreux Blagnacais le choisissent comme médecin « de famille ».

Déjà veuf, il décède à Blagnac le 3 février 1953.

SOURCES :

Archives municipales de Blagnac : Recensements et État civil

*En italique : Extraits de cette correspondance tels qu'ils ont été écrits.

Cartes choisies et légendées par Suzanne Béret et Didier Chapuy.

SOURCES :

Collection Robert Espanol

1914, déjà blessé... à vie

D'août à décembre 1914, Blagnac compte déjà non seulement un grand nombre de morts mais aussi de blessés. Parmi ces dix-neuf « mutilés de la première heure », cinq ne retournent pas au combat et gardent des séquelles de leur blessure tout au long de leur vie.

Voici ce que dit leur « fiche » visible aux Archives départementales de la Haute-Garonne.

Antoine DESCHAMPS, cultivateur, né le 17 septembre 1888 à Cornebarrieu, fait partie du Régiment d'Infanterie de Perpignan. Il part aux armées le 3 août 1914, reçoit un éclat d'obus le 7 et reste impotent de la jambe droite.

Calixte CASTILLE, cultivateur puis boucher, né le 17 juillet 1883 à Blagnac, enrôlé dans le 24^e régiment d'infanterie coloniale. Le 6 août 1914 une balle lui sectionne les muscles de la nuque à Heippes (Meuse). Il passe plusieurs fois devant le Conseil de réforme. Il garde la tête en flexion permanente « par contracture des fléchisseurs ».

Louis Hilaire DESCOUSSE, cultivateur puis entrepreneur de transport, né le 23 mars 1892 à Blagnac, marié depuis le 31 mars 1913. Il reçoit un éclat d'obus à la tête le 21 septembre 1914 à Somme-Suippe. Il subit une trépanation et garde une paralysie de la jambe et du bras droits.

Médaille militaire et Chevalier de la Légion d'Honneur.

Jean TROUILLÉ, blessé par balle en décembre 1914 (voir ci-dessous)

Jean-Pierre LABORIE, cultivateur né à Cornebarrieu le 20 octobre 1881, engagé volontaire pour 3 ans, soldat musicien de 1902 à 1905, habite Blagnac à partir de 1909. Il est rappelé le 12 août 1914 au 14^e Régiment d'Infanterie, blessé le 24 décembre avec perte de l'index, du médium et de l'annulaire de la main droite et un éclat d'obus dans la région lombaire droite qu'il gardera toute sa vie.

Nous allons « suivre » plus longuement Jean Trouillé, grâce au témoignage de sa petite-fille.

Jean Joseph Trouillé

Jean Trouillé naît à Lavardens le 17 janvier 1891, quatrième d'une fratrie de cinq : Augusta, Philippine, Fernand et Maria. Ses parents, Joseph et Marie-Louise, travaillent la terre. Ils quittent le Gers avec leurs enfants au début du XX^e siècle, arrivent à Blagnac et deviennent maîtres-valets à la métairie du Grand Noble.



Avant la guerre, à la métairie du Grand Noble, Jean, en haut 2^e à gauche ; à côté de lui : Fernand, son frère ; devant lui : Philippine, sa sœur et après le régisseur : Joseph, son père et Marie-Louise, sa mère (cliché famille Trouillé).



◀
cliché
famille
Trouillé

En 1913, Jean est envoyé à Tunis comme zouave de première classe. Quand la guerre est déclarée en août 1914, il débarque en France et part aux armées. Il est nommé vaguemestre et utilise un vélo pliant dit de « guerre » avec les jantes en bois.

En décembre, il est blessé à la première bataille dite au « Chemin des Dames » dans l'Aisne. Il gît parmi bien d'autres et croit sa dernière heure arrivée. Il souffre beaucoup de la fracture de sa cuisse gauche d'autant plus que la balle l'a traversée de part en part emportant une grande partie du fémur. Heureusement des soldats-infirmiers entendent ses gémissements, comprennent qu'il est vivant. Ils compriment la plaie avec un gros tampon fait de chiffons bien serrés pour essayer d'arrêter l'hémorragie, l'allongent sur une civière et aussi rapidement que possible l'amènent à l'hôpital de campagne le plus proche. Il est ensuite évacué dans un établissement plus important à Orléans.

Plus d'un an après, il rentre enfin à Blagnac. Sa mère a « une attaque » en le voyant si handicapé. Il sera totalement réformé en 1916 pour « paralysie du nerf sciatique gauche ». Mais sa blessure lui laisse bien d'autres séquelles tout le long de la jambe gauche : disparition presque totale de l'articulation de la hanche, genou bloqué, pied-bot, orteils immobiles qu'il faut écarter très doucement pour la toilette et sous lesquels se forment de douloureux durillons.

Cette jambe raide le gêne beaucoup pour marcher et pour s'asseoir : il lui faut des chaises hautes. Penché légèrement sur le côté, il se déplace en boitant, s'aide de béquilles ou d'un vélo à une seule pédale. Il acquiert une grande force dans les bras.

Malgré tout cela, Jean ne se plaint que très rarement, et toujours en patois. Il fait preuve d'un courage exemplaire. Dès son retour, il se remet au travail d'abord dans une usine de parpaings en mâchefer à Toulouse puis cultive à nouveau la terre.

Il porte une chaussure spéciale : montante jusqu'au-dessus de la cheville, tenue par des lacets et pourvue d'une semelle cloutée. Chaque année, il va à l'Intendance à Toulouse qui la lui fournit gratuitement. Il achète à ses frais le soulier normal pour le pied droit.

Il touche une pension peu importante, elle sera augmentée en 1952 lorsqu'il est décoré de la Croix de Guerre et tout le retard lui sera versé.

Le 26 mai 1919, Jean épouse à Blagnac Mathilde Cambolives native de Ramonville-Saint-Agne dont les parents à cette époque travaillent à la métairie de Ferrié. À cette occasion, Joseph, le père de Jean lui cède, en cadeau de mariage, des terres à Beauzelle et chemin d'Aussonne à Blagnac.

Le couple loge en location, route de Grenade, à Carrière... avant de s'installer en 1927 route de Cornebarrieu dans la maison qui, aménagée depuis, existe toujours. Joseph Trouillé, le père, l'achète ainsi que des terrains contigus. Ils y habitent tous ensemble. C'est là que Fernand, le petit dernier de Jean et de Mathilde, voit le jour en 1930. Ils ont déjà trois enfants : Raymonde, Marie-Louise et Jacques respectivement âgés de 10, 8 et 5 ans.

Père attentif, sévère si nécessaire, il sera un grand-père « adorable », aimant parler avec ses petits-enfants de ce qu'il a vécu au front et ailleurs, les écoutant avec bienveillance.

Devenu propriétaire grâce à la donation de son père, Jean reste modeste, toujours prêt à rendre service. Ce brave homme est bien connu dans Blagnac pour son honnêteté, sa bonté et sa disponibilité. Tous, famille et amis, respectent les moments où il reste silencieux, perdu dans ses pensées. Peut-être revoit-il le champ de bataille ?

Tandis que son épouse, Mathilde, exerce le métier de blanchisseuse comme de nombreuses Blagnacaises, il continue à faire pousser des légumes, essentiellement des carottes et des choux-fleurs. Il va les



▲ Marie-Louise Faresin née Trouillé, Jean Trouillé et Pierrot Trouillé - cliché famille Trouillé

vendre au marché de L'Isle-Jourdain avec son cheval, Bijou, attelé à la charrette. Les prix sont plus avantageux qu'au marché d'Arnaud Bernard à Toulouse et les marchandises plus diversifiées, il y trouve donc toutes les provisions désirées qu'il ramène au retour.

Trois ou quatre ans avant son décès survenu le 25 février 1976, Jean n'arrive plus à marcher même avec les béquilles, il ne circule qu'en fauteuil roulant et a besoin d'aide pour s'y asseoir. Mais cette position lui provoque des douleurs difficiles à supporter, aussi il préfère rester alité.

Malgré son handicap et ses souffrances dus à la guerre, il éprouve la satisfaction d'avoir réussi sans trop se décourager à mener une vie à peu près normale : il a pu fonder sa propre famille et travailler. Il ressent une grande joie d'être entouré de l'affection de tous les siens.

Au cours des quatre années de guerre, bien d'autres Blagnacais connaîtront malheureusement un sort comparable.

Suzanne Béret

SOURCES

- Archives départementales de la Haute-Garonne : Registres matricules
- Archives municipales de Blagnac : Recensements
- Numéro spécial « Les Blagnacais pendant la Grande Guerre » édité en décembre 2008 par l'association B.H.M. (les blessés page 53)

Je remercie infiniment Madame Yolande Da Paré pour l'émouvant témoignage sur son grand-père et pour sa gentillesse.



Tous les renseignements complémentaires concernant les quatre blessés à vie en 1914 seront les bienvenus. Merci beaucoup.

Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac

Même si Firmin Pons est, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, un notable important de la région toulousaine, ce n'est pas faire injure à sa mémoire que d'avancer qu'il n'est pas une de ces grandes gloires nationales : écrivains, savants, hommes politiques, peintres, musiciens ... dont les noms émaillent les places et les rues de toutes les villes de France et se retrouvent donc aussi à Blagnac.

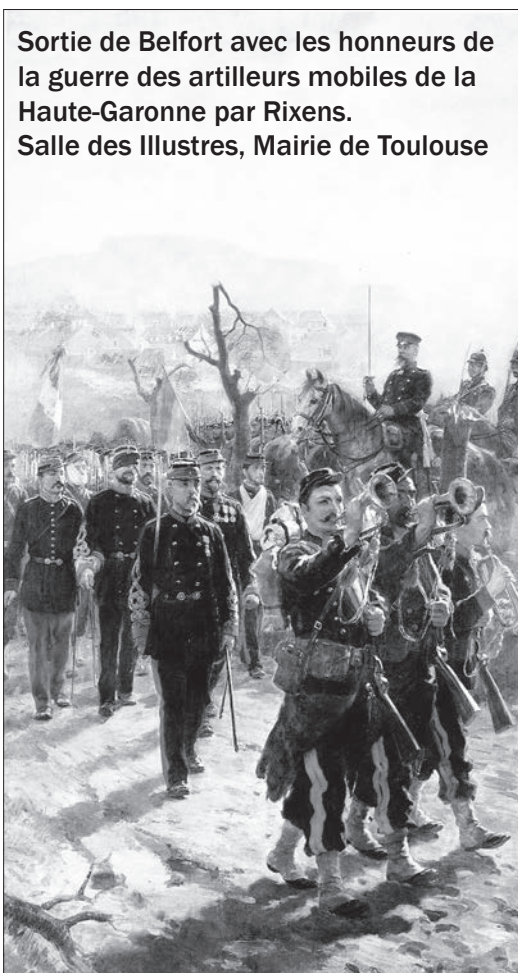
Il n'est pas né dans la commune et n'y a jamais habité. Il n'y a exercé aucune fonction électorale. Pourtant on a donné son nom à un boulevard du vieux centre de la ville au même titre que les plus prestigieux citoyens du cru. Quelle est donc la raison de sa notoriété ? A l'évidence c'est la mise en place de la liaison par tramway entre le bourg de Blagnac et la ville de Toulouse.

Il faut dire que le 13 avril 1914, date mémorable pour la cité, l'inauguration officielle de la ligne de tramway allant de Blagnac à Toulouse est l'occasion de festivités animées, d'agapes gargantuesques, et de discours convenus de la part des principales personnalités présentes au banquet. C'est donc ce jour là, au terme du pantagruélique festin ⁽¹⁾, après les hors d'œuvre, les loups de l'Océan, les filets de bœuf, les crèmes, les desserts variés, les cèpes, les poulets, les salades, le tout arrosé de vins rouges et blancs, de champagne, de café et de pousse café, que Firmin Pons, dans toute sa gloire, est consacré Citoyen d'Honneur de la ville de Blagnac. Et qu'il apprend, par la voix du Maire, avec une surprise réelle ou feinte, qu'un boulevard, celui du terminus de la ligne, portera désormais son nom ! Mais voyons de plus près qui est ce personnage.

Firmin Pons est né le 28 octobre 1847 à Auterive en Haute-Garonne dans une famille aisée. Son père, gros propriétaire foncier, possède une minoterie dans cette commune et un commerce de grains à Toulouse. Firmin suit un parcours scolaire sans faille et est admis, après le bacca-

lauréat, à l'École Centrale de Paris où il acquiert une bonne formation d'ingénieur et sort diplômé à l'âge de vingt-deux ans. Il est sur le point d'intégrer la vie active quand éclate la guerre de 1870 entre la France et l'Allemagne. Il est mobilisé avec le grade de sous-officier dans l'artillerie hippomobile. Placé sous les ordres de Georges Ancely ⁽²⁾, avec qui il noue une solide amitié, il rejoint, avec son unité, la ville de Belfort. Il passe près de huit mois enfermé dans la forteresse assiégée par les Prussiens. Les sanglantes batailles qui s'y sont déroulées ont donné lieu à de véritables "Chansons de Geste" prenant leur source dans la conduite héroïque des combattants. Et une imagerie épique se développe autour des récits de ces combats. Le tableau de Rixens dans la Salle des Illustres du Capitole en constitue sans doute l'archétype. Sur ce tableau allégorique, on voit "La sortie de Belfort avec les honneurs de la guerre des artilleurs mobiles de la Haute-Garonne". Firmin Pons et son supérieur hiérarchique Georges Ancely y figurent en bonne place ⁽³⁾.

Rendu à la vie civile, de retour à Toulouse, Firmin Pons n'a pas le choix. Il prend naturellement la suite de son père, Eugène, décédé quelques mois plus tôt. Celui-ci avait mis en place la première compagnie de transports en commun de Toulouse qui utilisait des voitures omnibus tirées par des chevaux, pouvant transporter, cahin-caha, une vingtaine de voyageurs par les rues de la ville aux redoutables pavés. Celui-là, hors la parenthèse de Belfort, tout frais émoulu



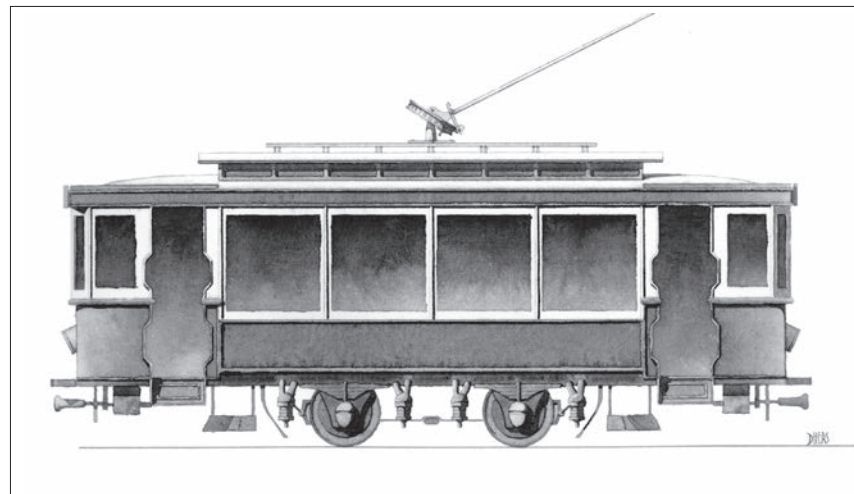
Sortie de Belfort avec les honneurs de la guerre des artilleurs mobiles de la Haute-Garonne par Rixens. Salle des Illustres, Mairie de Toulouse



◀ **Un omnibus aux environs de 1870**
ITTC - Musée des Transports et des Communications in "150 ans de transports publics à Toulouse", R. Marconis & J. Vivier, Éditions Privat 2010

de sa prestigieuse École, a hâte de moderniser l'entreprise et son matériel. En cette fin de siècle, c'est l'explosion de l'industrie lourde et de l'électrotechnique triomphante. Firmin Pons innove. Les aciéries peuvent lui fournir des rails métalliques. Il met de nouveaux véhicules hippomobiles, les tramways Ripert sortes de wagons, sur voies ferrées. La traction par les chevaux en est largement facilitée. Par ailleurs l'électricité devient la principale force motrice, grâce, notamment à la mise au point dès 1870/1871, de véritables moteurs électriques. Ainsi Zénobe Gramme crée une machine réversible qui peut, selon les cas, fournir du courant ou produire de l'énergie : la dynamo Gramme. Firmin Pons est intéressé mais, prudent et soucieux des intérêts de la Compagnie, il observe d'abord ce qui se fait ailleurs. Et ce n'est qu'en 1906 que les premiers tramways électriques circulent dans Toulouse, bien après Clermont-Ferrand, Marseille ou Lyon.

Mais alors Firmin Pons étend rapidement l'électrification à l'ensemble du réseau. On pose, là où elles manquent encore, les voies nécessaires. On met en place les câbles d'alimentation suspendus au dessus des rails. On prolonge les lignes au-delà des murs de la ville. L'agglomération a désormais un réseau moderne de transport en commun. Et



▶ **Motrice de tramway électrique, modèle 1905, en service dès 1914 entre Toulouse et Blagnac**
R. Dhers in "150 ans de transports publics à Toulouse", R. Marconis & J. Vivier, Éditions Privat 2010

Pons est partout, surveillant avec "l'œil du Maître" l'état et l'avancement des travaux. Il va jusqu'à installer, Boulevard de la Marquette, à proximité des hangars où il entrepose son matériel roulant, sa propre usine électrique, fonctionnant au charbon de Carmaux.

Firmin Pons dirige, de main de maître son entreprise : dur en affaires,



▶ **Firmin Pons devant la dynamo de la centrale électrique du Boulevard de La Marquette**
Crédit photo Archives Municipales Toulouse

intransigent et autoritaire il s'empporte facilement. *"Le personnage a laissé, des souvenirs assez mitigés dans la mémoire toulousaine"*.

D'un bout à l'autre de sa carrière on retrouve les traces de sa manière despotique de régler les conflits avec le personnel. C'est le cas par exemple en 1891 lors d'une grève des cochers qui réclament le passage de la durée du travail journalier de 16 à 12 heures et l'obtention de deux jours de repos par mois au lieu d'un seul, il informe les employés que ceux qui ne se présenteront pas au travail le lendemain seront considérés comme démissionnaires. Ce qui se traduit quelques jours plus tard par de véritables émeutes dans les rues de la ville avec des omnibus renversés, des kiosques incendiés ! Il faut l'intervention de Jaurès avec toute sa diplomatie pour arriver à un compromis accepté par les deux parties. C'est encore le cas en août et septembre 1919 où il se laisse à nouveau aller à ses penchants autocratiques. Il reprend la façon rude qu'il use pour régler les conflits du travail. Pour mettre fin à un affrontement qui traînait depuis plusieurs jours, il renvoie tout le monde et convoque individuellement chacun avec cet ultimatum : *"la reprise du travail ou la porte"!*



Cette dureté dans les affaires ne l'empêche pas de porter une réelle attention à son personnel. Il aime se faire photographier au milieu de celui-ci. Il n'hésite pas, à l'occasion, à le faire bénéficier de ses largesses. Ainsi lors de sa nomination au grade de Chevalier de la légion d'honneur, en 1910, il distribue aux employés la somme de 100 000 francs. En retour, en guise de remerciements, ses salariés lui offrent une statue, un bronze de Boisseau, représentant *"la Défense du Foyer"*, une sorte de *"Victoire Ailée"*.

Il fait preuve de grandes qualités de cœur. Ainsi, en tant qu'ancien combattant de la guerre 1870/1871, il crée une association qui regroupe des vétérans locaux de cette guerre. C'est l'occasion de se retrouver, d'évoquer des souvenirs, de faire bonne chère, mais aussi de venir en aide à ceux qui sont en difficulté. Ces aides s'étendent également au personnel de l'entreprise, mais aussi et surtout à de nombreuses œuvres charitables, la plupart liées aux hospices et hôpitaux de Toulouse dont devient administrateur et membre bienfaiteur. Cet engagement pour la cause publique prend alors toute son ampleur durant la Grande Guerre. Trop âgé pour combattre (il a 67 ans en 1914), il met pleinement ses moyens matériels à la disposition de la Nation en guerre.

Pour venir en aide aux familles des employés partis combattre sur le front, il embauche, pour les remplacer, prioritairement les épouses de ceux-ci.

Il crée, en outre un *"service spécial électrique traînant voitures appropriées"* entre l'arsenal et la cartoucherie et inversement, pour transporter aux frais de son entreprise balles, munitions et autres produits. Les blessés ramenés des combats sont transportés gratuitement de la gare vers les divers hôpitaux de la ville. Mais bénéficie aussi de la gratuité des transports les militaires en permission, les blessés en convalescence, les réfugiés venus des zones de combat, les orphelins... Il organise dans l'entreprise auprès des employés des *"cotisations volontaires"* pour lesquelles l'administration de la compagnie verse



Pons et les Ponsinettes -

Collection privée
Robert Espanol



◀ **Statue "la défense du Foyer"**

Crédit photo Archives Municipales Toulouse

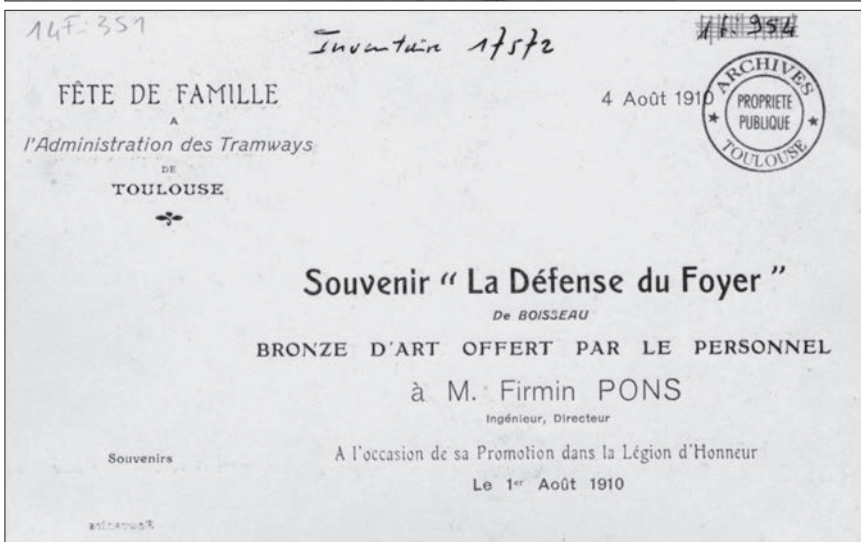
et d'honneurs. De ce fait, il est plus ou moins tenu de paraître et de fréquenter les lieux où paraît "tout ce qui compte dans la ville". Il est Président ou membre de bon nombre de sociétés, d'associations, de clubs de cercles. Il assure par exemple la Présidence de l'Association Amicale des Anciens Artilleurs Mobiles de la Haute-Garonne, qui, après la guerre de 1914/1918 absorbera l'association des anciens de 1870/1871. On le retrouve comme membre de la Société des Beaux-Arts (dans laquelle il côtoie d'ailleurs les deux peintres Rixens et Loubat), administrateur des Hospices civils, ainsi que de nombreuses sociétés dont les verreries de Carmaux, écrivain à l'occasion ⁽⁴⁾...

▼ **Un taxi de la Compagnie de transports Firmin Pons**

Crédit photo Archives Municipales Toulouse

De plus, pour satisfaire l'insatiable démon de l'entreprise qui l'habite, il va jusqu'à créer l'une des premières sociétés de taxis : la société de taxis Firmin Pons.

Firmin Pons décède le 18 septembre 1920.



une somme égale à celle récoltée auprès du personnel. Et le montant de la part que Firmin Pons ajoute personnellement excède largement les deux précédentes réunions.

La guerre terminée, tout en continuant de diriger l'entreprise, il s'installe dans sa position de notable respecté, comblé de charges



Un bordereau de transport de matériel militaire

Collection privée Robert Espanol

Tableau C. Deuxième Expédition

3 RÉCAPITULATION

des PRODUITS transportés gratuitement de L'ARSENAL à la CARTOUCHERIE
et inversement
par SERVICE SPÉCIAL ELECTRIQUE traînant voitures appropriées
(du 10 Novembre 1915 au 31 Janvier 1916)

Désignation des Produits	Nombre	Tonnage
Caisses étuis.....	9815	393 ^T . 170
Caisses balles.....	6640	267. 700
Caisses munitions.....	5475	280. 950
Caisses vides.....	18198	163. 751
Divers.....	183	13. 528
POIDS TOTAL TRANSPORTÉ (Mois de Janvier 1916).....		1119^T. 099
REPORT ANTERIEUR		1853. 725
E N S E M B L E		2972^T. 824

TOULOUSE, le 6 Février 1916.

Le Président du Conseil d'Administration
Directeur Général,

TRANWAYS & OMNIBUS
F. PONS DE TOULOUSE Signé : Firmin PONS.
Société Anonyme
au Capital de 4,000,000 F^{rs}

Considéré par les habitants de Toulouse comme un de ceux qui ont poussé à la modernisation de la ville et comme un bienfaiteur de la cité, Firmin Pons recevra un hommage exceptionnel de ses concitoyens venus en foule assister à ses obsèques en la basilique Saint-Sernin.

Lucien Alemanni

NOTES

- ⁽¹⁾ Récit tiré de "La Dépêche du Midi" du 16 avril 1914
- ⁽²⁾ Georges Ancely, gros propriétaire foncier à Blagnac membre du comité des fêtes de la commune, a eu une influence certaine auprès de son ami Firmin Pons, sur la décision d'accélérer la liaison Toulouse-Blagnac.
- ⁽³⁾ Ancely, l'officier, est au centre du tableau, sous l'arbre mort, un bras en écharpe. Firmin Pons, sous-officier, figure en bonne place à gauche du tableau, sous le drapeau tricolore. Il guide le capitaine Mariage blessé aux yeux.
- ⁽⁴⁾ Firmin Pons a publié, pendant la guerre, quelques articles :
-« Livre à la gloire du personnel de la société de transports en commun de Toulouse mobilisés » et, d'une façon plus générale à la gloire des tous les combattants sur le front. Les Frères Douladoure imprimeurs. Toulouse
- « Œuvre patriotique de la Société des Tramways et Omnibus »
- Et pendant cinq ans, un bulletin qui sort le 4 août, jour anniversaire de la déclaration de guerre et dont le nom est :
- « Pour encourager la vaillance de ses employés mobilisés, leur venir en aide et soutenir leur famille »
Imprimerie Douladoure Toulouse
- 150 ans de transports publics à Toulouse : p. 17 Robert Marconis ; Jules Vivier. Ed. Privat 2010

SOURCES

Bibliographie : 150 ans de transports publics à Toulouse
Robert MARCONIS. Julie VIVIER Ed. Privat 2010 Toulouse

Revue Blagnac, Questions d'Histoire n°36 : voir p 32 Trois héros blagnacais (Jacques Sicart)

Archives Municipales de Toulouse

CHU de Toulouse

Collection privée Robert ESPANOL

Nous remercions particulièrement Monsieur Pierre GASTOU, Chef du Service iconographique et numérisation des Archives Municipales de Toulouse, Monsieur Benoît CAPOEN, Direction de la communication des Hôpitaux de Toulouse, à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, ainsi que la librairie PRIVAT, qui nous ont aimablement transmis les divers documents présentés ici.

Le patrimoine héraldique de l'église Saint-Pierre

Le patrimòni eraldic de la glèisa Sant Pèire

Cet article est extrait du blog eraldica-occitana.over-blog.com. Ce site se propose d'étudier et de faire connaître l'héraldique occitane et ses particularités. Vous y découvrirez des articles de fond, des enquêtes de terrain et tout le nécessaire pour blasonner en occitan. Bonne visite.

Aujourd'hui, Blagnac est une ville importante de la banlieue toulousaine, connue pour son aéroport et ses industries aéronautiques. Mais le vieux village situé en bord de Garonne, avec ses jolies rues circulaires et ses maisons traditionnelles de briques nous raconte encore la vie des anciens Caouècs (surnom occitan des habitants de Blagnac), pêcheurs et maraîchers des siècles passés.

L'église paroissiale dédiée à Saint-Pierre, relevait depuis au moins la fin du XI^e siècle de l'abbaye de Saint-Sernin. En effet, nous trouvons dans le cartulaire* de cet établissement (n°434 – entre 1083 et 1093) un acte dans lequel le comte Guilhèm IV de Toulouse rend à l'abbaye l'église Saint-Pierre de Blagnac et ce qui en dépendait, que sa famille s'était injustement accaparé. Cet engagement ne fut pas suivi d'effets ou remis en question puisque nous trouvons une nouvelle donation (n°291) faite en juillet 1098 de la villa* avec son église et les moulins dépendants. Nous sommes alors en pleine Première Croisade et le comte de Toulouse Raimond IV de Saint-Gilles a abandonné ses domaines pour prendre part à l'expédition. Guillaume IX d'Aquitaine, époux de sa nièce Philippa, en profite alors pour prétendre au titre comtal et envahir le comté de Toulouse en 1098. Bertrand de Toulouse, le fils de Raimond IV, doit fuir et laisser la place aux deux usurpateurs jusqu'en 1100. Guillaume et Philippa, les donateurs, sont

Al jorn d'a uèi, Blanhac es una vila importanta de la banlèga tolosana, coneguda per son aeropòrt e sas industrias aeronauticas. Mas le vilatge vielh, en bòrd de Garòna, ambe sas polidas carrièras circularias e sos ostals tradicionals de teulas nos conta encara la vida dels ancians Cauècs (escais-nom dels abitants de Blanhac), pescaires e ortalièrs dels sègles passats.

La glèisa parroquiala, dedicada a Sant Pèire, relevava dempuèi al mens la fin del sègle 11 de l'abadiá de Sant Sernin. D'efèit, trobam dins le cartulari d'aqueste establiment (n°434 - entre 1083 e 1093) un acte ont le comte Guilhèm IV de Tolosa torna a l'abadiá la glèisa Sant Pèire de Blanhac e çò que ne dependiá, que sa familha s'èra injustament acaparrat. Aqueste acte susquèc pas seguit d'efèits o remés en question vist que trobam una novèla donacion (n°291) faite en julhet 1098 de la villa ambe sa glèisa e les molins dependents. Em alavetz en plena Prumèra Crosada e le comte de Tolosa Raimond IV de Sant-Gèli a abandonat sos domenis per prènguer part a l'expedition. Guilhèm IX d'Aquitània, espós de sa neboda Falipa, ne profita alavetz per pretendre al títol comtal e envasis le comtat de Tolosa en 1097. Bertrand de Tolosa, le filh de Raimond IV, deu fúger e daissar la plaça als dos usurpators fins a 1100. Guilhèm e Falipa, les donators, son copables davant la Glèisa d'ataca contra les domenis d'un

Les mots suivis d'un astérisque ainsi que les termes spécifiques à la langue du blason font l'objet d'un glossaire en fin d'article.



▲
Arcade du clocher



▲
Arcade du clocher

coupables devant l'Église d'attaque contre les domaines d'un croisé et on peut penser que cette donation eut pour objectif de s'assurer l'important soutien ecclésiastique local de Saint-Sernin. Quoiqu'il en fût alors, l'abbaye de Saint-Sernin obtint plus tard la confirmation de ce don par Bertrand de Toulouse quand il recouvra son comté en 1100 (acte n°435).

Les comtes de Toulouse semblent avoir cependant conservé la seigneurie éminente sur Blagnac que l'on voit passer dans le domaine direct des rois capétiens, héritiers des Raimondins*, à la fin du XIII^e siècle.

Un écu daté de la fin du XIX^e siècle présent sur la façade de la Mairie rappelle d'ailleurs le sceau de la Communauté datant de la deuxième moitié du XIII^e siècle et repris dans les armoiries communales actuelles. On peut y observer l'association des armoiries de Jeanne, fille unique de Raimond VII, le dernier comte de Toulouse (« de gueules à la croix cléchée, vidée et pommetée de douze pièces d'or »), et celles de son mari Alphonse de Poitiers, prince capétien, fils du roi Louis VII et de la reine Blanche de Castille (« parti d'azur semé de fleurs de lys d'or qui est de France et de gueules semé de châteaux d'or maçonnés de sable qui est de Castille »).

Jeanne et Alphonse furent unis selon les clauses du Traité de paix de Paris (1229) qui prévoyait de cette façon l'annexion du comté de Toulouse à la couronne de France. A la mort de Raimond VII en 1249, tous les domaines raimondins passèrent dans l'apanage* d'Alphonse de Poitiers jusqu'à sa mort en 1271. Le sceau du consulat de Blagnac, datable entre 1249 et 1271 comme l'apparition probable de cette institution, gardait donc le souvenir des derniers comtes de Toulouse.

La présence des deux clés peut avoir plusieurs significations, évocation de Saint Pierre patron de la paroisse, des deux consuls de la Communauté ou encore du partage des pouvoirs entre le consulat et le seigneur-comte. Après la mort d'Alphonse de Poitiers, la seigneurie passa donc dans les domaines directs des rois de France.

crosat e òm pòt pensar qu'aquesta donacion avèc per objectiu de s'assegurar l'important sosten eclesiastic local de Sant Sernin. Qué que ne susquessa alavetz, l'abadiá de Sant Sernin obtenguèc mai tard la confirmacion d'aqueste don per Bertrand de Tolosa quand tornèc trobar son comtat en 1100 (acte n°435).

Les comtes de Tolosa semblan aver conservat ça que la, la senhoriá eminenta a Blanhac que la vesèm passar dins le domeni dirèct dels reis capecians, eiretièrs dels Ramondencs, a la fin del sègle 13.

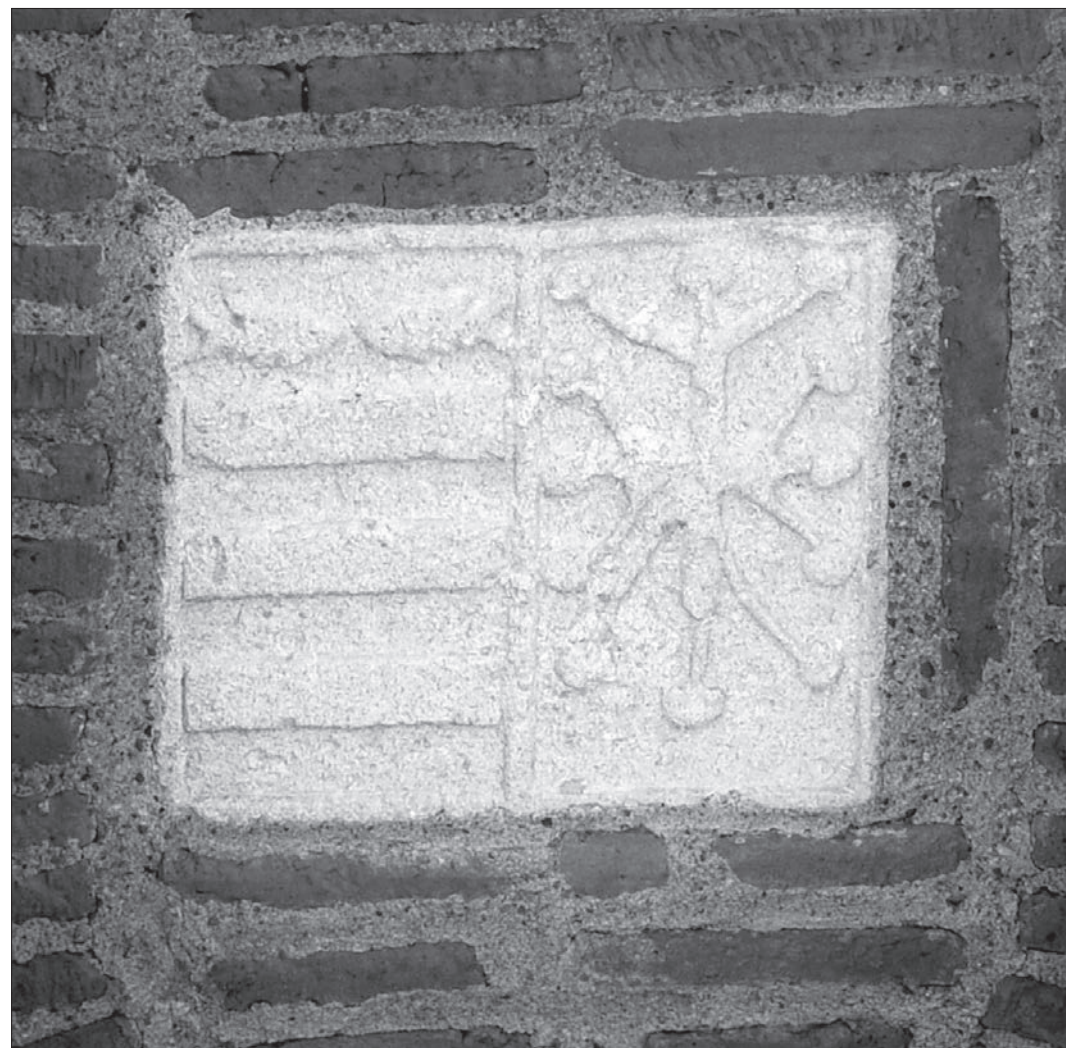
Un escut datat de la fin del sègle 19 present sus la faciada de l'Ostal de Comuna rebremba dalhors le sagèl de la Comunautat datant de la segonda mitat del sègle 13 e reprès dins las armas comunales actualas. I podèm observar l'associacion de las armas de Joana, filha unenca de Raimond VII, le darrièr comte de Tolosa (« de vermelh a la crotz clechada, vudada e pometada de dotze pèças d'aur »), e las de son marit Alphonse de Poitiers, prince capecian, filh del rei Loïs le VIIIen e de la reina Blanca de Castilha (« partit d'azur semenat de flordalises d'aur qu'es de França e de vermelh semenat de castèls d'aur maçonnats de sable qu'es de Castilha »).

Joana e Alphonse susquèren units segon las clausas del Tractat de patz de París (1229) que prevesiá per aqueste biais l'aneccion del comtat de Tolosa a la corona de França. A la mòrt de Raimond VII en 1249, totis les domenis ramondencs passèren dins l'apanatge d'Alphonse de Poitiers fins a sa mòrt en 1271. Le sagèl del consulat de Blanhac, datable entre 1249 e 1271 coma l'aparicion probabla d'aquesta institucion, gardava donc le remembre dels darrièrs comtes de Tolosa.

La preséncia de las doas claus pòt aver mai d'una significacion, evocacion de Sant-Pèire patron de la parròquia, dels dus consols de la comunautat o encara del partatge dels poders entre le consolat e le senhor-comte. Apuèi la mòrt d'Alphonse de Poitiers, la senhoriá passèc donc dins les domenis dirèctes dels Reis de França.



▲
Écu du XIX^e siècle (façade de l'Hôtel de Ville)



▲
Plaque armoriée cachée par la Vierge et remise à l'endroit

Ainsi, en janvier 1307, le roi Philippe Le Bel donna la châtelainie de Blagnac étendue sur Cornebarrieu, Aussonne, Beauzelle, Seilh, Cluzel, Lespinasse, Bruguières, Fontanes, Lalande et Lacourtenourt à son Surintendant des Finances dans la Sénéchaussée de Toulouse, Géraud de Balène, seigneur de Salviac (46). Ce quercynois originaire de Figeac, faisait partie des financiers appelés Caorsins* qui firent fortune au début du XIV^e siècle et s'élevèrent rapidement au rang de la moyenne noblesse du pays. Géraud fut apparemment un châtelain bâtisseur et une enquête de 1320 mentionne qu'il avait dépensé mille livres tournois pour bâtir un château pourvu d'une habitation de plusieurs étages, de tours décorées et bâties noblement, de grandes murailles...

C'est certainement un témoin héraldique de ces grandes constructions que nous trouvons sculpté sur le clocher du XV^e siècle de l'église Saint-Pierre de Blagnac. En effet, une plaque de calcaire blanc placée en remploi sous un arc du clocher, au-dessus du portail d'entrée de l'église, présente les armoiries de Géraud et de sa femme. Malheureusement, cette plaque est maintenant à moitié cachée par une statue monumentale de la Vierge. Une photo réalisée il y a quelques années nous permet de la découvrir dans son intégralité. Les armoiries sont figurées sur un support rectangulaire et l'on y voit l'association dans un « parti d'une croix cléchée, vidée et pommetée de douze pièces et de fasces (ou un fascé) accompagné de deux poissons affrontés en pointe ».

Pendant longtemps les historiens et érudits locaux ont cru qu'il s'agissait des armes de la Communauté de Blagnac. Ils y retrouvaient la croix raimondine* présente sur le sceau de cette institution et voyaient dans les poissons tantôt une allusion aux pêcheurs de Garonne, tantôt un symbole chrétien. Nous savons maintenant depuis quelques années que cette plaque a été placée à l'envers et qu'elle présente en fait un « parti au premier fascé d'or et de gueules de six pièces au chef d'azur chargé de deux poissons (baleines ?) affrontés d'argent qui est de Balène ; au deux parti d'argent et de gueules à la

Atal, en genièr de 1307, le rei Philippe Le Bel donèc la castelaniá de Blanhac esbandida sus Còrnabarriu, Aussona, Bausèla, Sèlh, Clusèl, L'Espinassa, Bruguièras, Fontanas, La Landa e La Cort-En-Sord a son subre-intendent de las finàncias dins la senescalciá de Tolosa, Giraud de Balena, senhor de Salviac (Salviac, 46). Aqueste carcinòl originari de Fijac, fasiá partida dels financièrs apelats Caorsins que fasquèren fortuna al debut del sègle 14 e s'enaucèren rapidament al reng de la noblesa mejana del país. Giraud susquèc a çò que sembla un castelan bastidor e una enquèsta de 1320 mençona qu'aviá despensat mila liuras tornesas per bastir un castèl prevesit d'un ostal de mèd d'un estatge, de tors ondradas e bastidas noblament, de grandas muralhas...

Es segurament un testimòni eraldic d'aquestas grandas òbras que trobam escultat sul campanal del sègle 15 de la glèisa Sant Pèire de Blanhac. D'efèit, una placa de calcari blanc plaçada en remplèc jos un arc del campanal, en dessus del portal d'entrada de la glèisa, presenta le partit de las armas de Giraud e de sa molher. Malurosament, aquesta placa es ara mièja amagada per una estatua monumentala de la Vèrge. Una fotografia realizada i a qualques annadas nos permet de la descobrir dins son integralitat. Las armas son figuradas sus un supòrt rectangular e i vesèm l'associacion dins un "partit d'una crotz clehada, vudada e pometada de dotze pèças e de faishas (o un faishat) acompanhat de dus peishes afrontats en punta".

Pendent longtemps les istorians e erudits locals cresèren que s'agissiá de las armas de la comunautat de Blanhac. I tornàvan trobar la crotz Ramondenca presenta sul sagèl d'aquesta institucion e vesían dins les peishes una allusion als pescaires de Garòna o encara un simbòl crestian. Sabèm ara dempuèi qualques annadas qu'aquesta placa es estada plaçada al revèrs e que presenta en fait un "partit al prumèr faishat d'aur e de vermelh de sièis pèças al cap d'azur cargat de dos peishes (balenas ?) afrontats d'argent qu'es de Balena ; al dus partit d'argent e de vermelh a la crotz clehada, vudada e pometada de dotze pèças de l'un dins l'autre qu'es de Borniquèl".

croix cléchée, vidée et pommetée de douze pièces de l'un dans l'autre qui est de Bruniquel ».

En effet, Géraud de Balène, enrichi par ses offices dans l'administration royale, fit un joli mariage en épousant Bertrande, fille du vicomte de Bruniquel (82). Ces vicomtes qui tenaient un important château aux frontières du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois, étaient descendants des comtes de Toulouse de qui ils avaient brisé les armes. L'Armorial* de l'ost* de Flandres donne les armes que portait Guilhèm dit Barasc, vicomte de Bruniquel, père de Bertrande, pendant la campagne de 1302-1303 : « Li vicontes de Burniquet mi party d'argent et de gheules a une fausse crois partie d'or et de gheules pommelé de gheules sur l'argent et d'or sur le gheules ».

Ce sont des armoiries proches qui sont figurées au folio 120v de l'Armorial de Gilles Le Bouvier – Héraut Berry. Le « vicomte de Borniquel » y porte « parti d'argent et de gueules à la croix cléchée, vidée et pommetée de douze pièces de l'un dans l'autre accompagnée de sept écussons du même en orle ».

C'est la seule source qui mentionne cet orle d'écussons.

Le sceau d'Arnaud Roger de Comminges qui épousa Isabelle Trousselle, héritière de la vicomté de Bruniquel au milieu du XIV^e siècle, présente aussi une croix de Toulouse simple, sans autres meubles ajoutés (La Plagne-Baris n°187, 1368). La brisure des vicomtes de Bruniquel ne tenait donc que dans le parti de l'un dans l'autre et dans l'association de l'argent au gueules originel des armoiries raimondines.

C'est Bertrand de Toulouse (1185-1247), fils bâtard du comte Raimond VI de Toulouse qui fut à l'origine de cette branche cadette. Ses fils Bertrand II et Guilhèm furent respectivement vicomtes de Bruniquel et de Monclar (Monclar-de-Quercy, 82). Le rameau des vicomtes de Bruniquel s'éteignit avec Reinaud (1285-1328), arrière-petit-fils de Bertrand de Toulouse et frère de Bertrande, notre châtelaine de Blagnac.

D'efèit, Giraud de Balena, enriqueit per sos oficis dins l'administracion reiala, hasquèc un polit maridatge en esposant Bertranda, filha del vescomte de Borniquèl. Aquestes vescomtes que tenguián un brave castèl a las termièras entre Carcin, Roergue e Albigés (Bruniquel, 82) èran descendents dels comtes de Tolosa de qui avián bresat las armas. L'Armorial de l'ost de Flandres balha las armas que portava Guilhèm dit Barasc, vescomte de Borniquèl, paire de Bertranda, pendent la campanha de 1302-1303 : « Li vicontes de Burniquet mi party d'argent et de gheules a une fausse crois partie d'or et de gheules pommelé de gheules sur l'argent et d'or sur le gheules ».

Son d'armas pròchas que son figuradas al f°120 v de l'Armorial de Gilles Le Bouvier - Héraut Berry. Le « vicomte de Borniquel » i pòrta « parti d'argent e de vermelh a la crotz clehada, vudada e pometada de dotze pèças de l'un dins l'autre acompanhada de sèt escuçons del meteis en òrle ».

Es la sola font que mençona aqueste òrle d'escuçons.

Le sagèl d'Arnaud Rogièr de Comenges (La Plagne-Baris n°187, 1368) qu'esposèc Isabel Trossèla, eiretièra del vescomtat de Borniquèl al mièg del sègle 14, presenta tanben una crotz de Tolosa simpla, sens autres mòbles en mè. La bresadura dels vescomtes de Borniquèl tenguiá pas que dins le partit e l'associacion de l'argent al vermelh original de las armas ramondencas.

Es Bertrand de Tolosa (1185-1247), filh bastard del comte Raimond VI de Tolosa que susquèc a l'origina d'aquesta branca cabdèta. Sos filhs Bertrand II e Guilhèm susquèren respectivament vescomtes de Borniquèl e de Montclar (Monclar de Quercy, 82). Le ramèl dels vescomtes de Borniquèl s'amortèc ambe Reinaud (1285-1328), rèire-felen de Bertrand de Tolosa e fraire de Bertranda, nòstra castelana de Blanhac.

De son union ambe Giraud de Balena nasquèc Pèire de Balena qu'èra

De l'union de cette dernière avec Géraud de Balène naquit Pierre de Balène qui était seigneur de Blagnac en 1337. Celui-ci épousa à son tour Brunissende de Voisins, fille de Géraud de Voisins, seigneur d'Arcques (11) et descendant d'un lieutenant de Simon de Montfort, installé sur des terres confisquées à des seigneurs faydits*. Leur fils, Robert de Balène, fut le dernier seigneur de Blagnac de cette maison et la châtellenie de Blagnac passa à son cousin Géraud de Voisins avant 1383.

Ce sont les armes de sa famille que nous voyons figurées quatre fois en haut des colonnes supportant la voûte de la chapelle Saint-Jacques et sur un culot* de la voûte de la nef datable de la fin du XV^e siècle. La chapelle Saint-Jacques est attestée comme ayant accueilli les sépultures des membres de la famille de Voisins entre la fin du XIV^e et la fin du XVII^e siècle. Les restes d'une tombe monumentale y furent d'ailleurs découverts pendant les travaux d'installation du chauffage au sol dans l'église en 1999. L'accès à cette chapelle seigneuriale, primitivement isolée de la nef, se faisait par une porte extérieure maçonnée aujourd'hui.

Les cinq écus peuvent se blasonner « d'argent à trois losanges de gueules posés en fasce au lambel à quatre pendants d'azur ».

La famille de Voisins, originaire d'Ile-de-France, s'implanta en Languedoc pendant la Croisade Albigeoise quand Pierre Ier de Voisins, lieutenant de Simon de Montfort reçut de nombreux fiefs en Razès autour de Rennes-le-Château (11), Limoux (11) et Arcques (11). Son fils aîné nommé Pierre II demeura en pays conquis et fut Connétable de Carcassonne (vers 1240) et Sénéchal de Toulouse et d'Albigeois (1251-1255) pour le roi de France. Le cadet Gilles Ier de Voisins, commença la branche des seigneurs d'Arcques qui deviendront barons de Blagnac à la fin du XIV^e siècle. Cette branche cadette adopta le lambel d'azur à quatre pendants comme brisure des armoiries originelles aux trois losanges du lignage.

Comme les Lévis seigneurs de Mirepoix (09), les alliances matri-

senhor de Blanhac en 1337. Aqueste esposèc a son torn Brunissens de Voisins, filha de Géraud de Voisins, senhor d'Arcas (Arques, 11) e descendent d'un lòctenent de Simon de Montfort, installat sus de tèrras confiscadas a de senhors faidits. Lor filh, Robèrt de Balena, susquèc le darrièr senhor de Blanhac d'aquesta maison e la castelania de Blanhac passèc a son cosin Géraud de Voisins abans 1383.

Son las armas de sa familha que vesèm figuradas quatre còps en naut de las colonas suportant la volta de la capèla Sant Jacme e sus un culòt de la volta de la nau datable de la fin del sègle 15. La capèla Sant Jacme es atestada coma agent aculhit las sepulturas dels membres de la familha de Voisins entre la fin del sègle 14 e la fin del sègle 17. Les rèstas d'una tomba monumentala i susquèren d'alhors descobèrts pendent las òbras d'installacion del caufatge pel sol dins la glèisa en 1999. L'accès a aquesta capèla senhoriala, primitivament isolada de la nau, se fasiá per una pòrta exteriora maçonada a l'ora d'ara.

Les cinc escuts se pòden blasonar “d'argent a tres lausanges de ver-melh pausats en faisha al lambèl de quatre pendants d'azur”.

La familha de Voisins, originària d'Isla de França, s'implantèc en Lengadòc pendent la Crozada Albigeosa quand Pierre Ier de Voisins, lòctenent de Simon de Montfort recebèc de feus nombroses en Rasés a l'entorn de Rènnas (Rennes-le-Château, 11), Limós (Limoux, 11) e Arcas (Arques, 11). Son filh ainat nomenat Pierre II demorèc en país conquesit e susquèc Conestable de Carcassona (vèrs 1240) e Senescal de Tolosa e d'Albigés (1251-1255) pel rei de França. Le cabdèt Gilles Ier de Voisins, comencèc la branca dels senhors d'Arcas que vengueràn barons de Blanhac a la fin del sègle 14. Aquesta branca cabdèta adoptèc le lambèl d'azur de quatre pendants coma bresadura sus las armas originalas a tres lausanges del linhatge.

Coma les Levís, senhors de Mirapeis (Mirepoix, 09), las alianças matrimoniales dels de Voisins ambe de linhatges autoctònes (Nar-

moniales des de Voisins avec des lignages autochtones (Narbonne, Lodève...) dès la fin du XIII^e siècle les aidèrent à se maintenir et à se mêler peu à peu avec l'aristocratie occitane.

Nous ne savons pas exactement dans quelles conditions la seigneurie de Blagnac passa de Robert de Balène à son cousin Géraud de Voisins peu avant 1383. Certains prétendent que Géraud épousa en premières noces la fille que Robert de Balène avait eu de sa femme Jeanne de Fadoas mais les généalogies du lignage de Voisins n'en font aucune mention.

Les généalogies croisées des trois lignages de Bruniquel, Balène et Voisins rappellent les témoignages héraldiques présents dans l'église Saint-Pierre qui garde ainsi la marque de plusieurs siècles de domination féodale sur le lieu de Blagnac pendant le Moyen-Age et au-delà.

La famille de Voisins se maintiendra à Blagnac jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Cette baronnie aux portes de Toulouse les amena à accéder au capitoulat de la capitale languedocienne avec Nicolas de Voisins, capitoul du quartier Saint-Barthélémy pendant l'année 1504. Son portrait et ses armes apparaissent dans les Chroniques. On peut y observer l'écu aux trois losanges mais les pendants du lambel d'azur se devinent à peine.

Pour terminer la visite de ce bel édifice, nous sortîrions par le porche formé par le rez-de-chaussée du clocher où une arcade accueillant un grand crucifix garde la trace de ce qui semble être une litre funéraire*. On y devine deux écus malheureusement illisibles dont les champs sont d'or. Le premier (ou les deux ?) présente probablement une bordure d'azur ou de sable. L'état de conservation de ces peintures nous interdit cependant de faire la moindre proposition d'identification pour le moment.

Enfin, nous trouvons au sommet du mur extérieur de l'abside une autre plaque de calcaire présentant un motif probablement héraldique. On peut y observer l'association (dans un parti ?) d'une clé posée en

bona, Lodeva...) tre la fin del sègle 13 les ajudèren a se manténguer e a se mesclar pauc a pauc ambe l'aristocracia occitana.

Sabèm pas exactament dins quinas condicions la senhoriá de Blanhac passèc de Robèrt de Balena a son cosin Géraud de Voisins pauc abans 1383. D'unas pretenden que Géraud esposèc en primièras nòças la filha que Robèrt de Balena agèc de sa femna Joana de Fadoàs mas las genealogias del linhatge de Voisins ne fan pas cap de mencion.

Las genealogias crosadas dels tres linhatges de Borniquèl, Balena e Voisins breman les testimònis eraldics presents dins la glèisa Sant Pèire que garda atal la marca de mèc d'un sègle de dominacion feudala sul lòc de Blanhac pendent l'Edat-Mejana e al delà.

La família de Voisins se mantenguerà a Blanhac duscas a la fin del sègle 17. Aquesta baronia a las pòrtas de Tolosa les menèc a accedir al capitolat de la capitala lengadociana ambe Nicolas de Voisins, capitoul del quartier Sant-Bertomieu pendent l'annada 1504. Son retrèt e sas armas apareissen dins las Cronicas. I podèm observar l'escut a tres lausanges mas les pendants del lambèl d'azur se devinhan a pro pena.

Per acabar nòstra visita d'aqueste polit edifici, sortirem pel pòrge format pel plan-pè del campanal ont una arcada prevesida d'un grand crucifix garda la traça de çò que sembla èsser una listra funerària. I devinham dus escuts malurosament illegibles de que les camps son d'aur. Le prumièr (o les dus) presenta probablament una bordadura d'azur o de sable. L'estat de conservacion d'aquestas pinturas nos interdit ça que la de far quina proposicion d'identificacion que siá pel moment.

Enfin, trobam al som de la paret exteriora de l'abside una altra placa de calcaire presentant un motiu probablament eraldic. I podèm observar l'associacion (dins un parti ?) d'una clau pausada en pal e d'una crotz patuda al pè peironat. La posicion d'aquesta placa al

pal et d'une croix pattée au pied péroné. La position de cette plaque au point opposé à la plaque du clocher n'est peut-être pas un hasard. En effet, elle présente des symboles clairement religieux (clé de Saint Pierre, croix reliquaïre) du côté de l'édifice le plus sacré (l'abside) et pourrait faire le pendant aux symboles plus civils du côté du clocher du village. Nous ne pouvons pas assurer cependant que ces deux plaques très ressemblantes soient contemporaines et nos réflexions ne peuvent pas être plus que des hypothèses pour l'instant.

Texte Olivier Daillut-Calvignac

punt opausat a la placa del campanal es benlèu pas un azard. D'efèit, presenta de simbòls clarament religioses (clau de Sant Pèire, crotz relicària) del costat de l'edifici mai sacrat (l'abside) e podriá far le pendent als simbòls mai civils del costat del campanal del vilatge. Podèm pas assegurar ça que la qu'aquestas doas placas pro semblantas sián contemporanèas e nòstras reflexions pòden pas èsser mai que d'ipotèsis per ara.

Adaptacion dialectala Olivier Mantel-Flahault

Photos Philippe Béhachème

SOURCES PRINCIPALES :

LAVIGNE (B.), « Histoire de Blagnac », Toulouse, 1875, rééd. La Tour de Gille, 1998 ; DAILLUT (O.), "Identification de la plaque armoriée du clocher de Blagnac." in Blagnac, questions d'histoire n°36, novembre 2008 ; MEZEIX (G.-R.) et BONZOM (D.), "L'église Saint-Pierre." in Blagnac, questions d'histoire n°7, 8, 9 e 11, mai 1994 - mai 1996 ; BONZOM (D.), "Découvertes archéologiques dans l'église.", in Blagnac, questions d'histoire n°20, nov.2000 ; CAZES (Q.), communication pendant la séance du 23 mai 1995, in Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, Tome LV, p.235 et seq. ; GERARD (P. et Th.), « Cartulaire de Saint Sernin de Toulouse » (4 tomes), éd. des Amis des Archives de la Haute-Garonne, Toulouse, 1999 ; ESQUIEU (L.), « Essai d'un armorial quercynois », éd Champion, Paris, 1907, rééd. Laffitte Reprints, Marseille, 1975 ; LAPLAGNE-BARRIS (G.), « Sceaux gascons du Moyen-Age (Gravures et notices). », 1888-1892, rééd. Hachette Livre BNF ; Généalogie de la famille de Voisins <http://racineshistoire.free.fr/LGN/PDF/Voisins.pdf> ; BOOS (E. de), « Armorial de Gilles Le Bouvier – Hérault Berry », Documents d'héraldique médiévale vol.7, éditions du Léopard d'or, 1995 ; BIENDINÉ (D.), « Armorial de l'ost de Flandre – 2 juin-9 octobre 1297. », éd. Noir Phénix, 2013 ; CAU (Ch.), « Les capitouls de Toulouse – L'intégrale des portraits des Annales de la Ville 1352-1778. », éd. Privat, Toulouse, 1990.

Glossaire général

Apanage : part de l'héritage familial dévolu au cadet d'un lignage.

Armorial : recueil écrit et/ou figuratif d'armoiries, établi par un héraut d'armes (spécialiste de l'héraldique).

Caorsins : (du nom de la ville de Caors – Cahors) nom donné à un groupe de banquiers, hommes d'affaires et haut dignitaires originaires du Quercy qui jouèrent un rôle économique important en Europe au XIV^e siècle.

Cartulaire : Recueil des actes (achats, donations...) d'un établissement religieux ou d'un seigneur.

Culot : pierre sculptée sur laquelle vient se poser l'arc d'une voûte.

Faydits : nom donné aux seigneurs et chevaliers occitans spoliés par la Croisade Albigeoise et obligés de fuir leurs domaines et d'entrer dans la clandestinité.

Litre funéraire : bande noire peinte sur le mur (intérieur et/ou extérieur) d'une église et ornée des armoiries d'un défunt. Habituellement, seuls les seigneurs d'une localité possédaient ce droit de litre.

Ost : armée féodale rassemblant le ban et l'arrière ban d'un seigneur.

Raimondin : nom de la dynastie des comtes de Toulouse dont le prénom majoritaire fut Raimond.

Villa : terme latin qui a donné ville et village et qui désigne au Moyen-Âge un habitat groupé mais non fortifié.

Glossaire héraldique

Les termes suivants sont issus de la langue du blason qui permet de décrire avec des mots l'incroyable diversité graphique des armoiries.

Affrontés : mis face à face.

Argent : nom de la couleur blanche en héraldique.

Azur : nom de la couleur bleu en héraldique.

Bordure : zone délimitant le bord complet de l'écu.

Brisure : ajout ou changement apporté aux armoiries familiales par les cadets ou les bâtards.

Champs : fond de l'écu.

Chef : partie haute de l'écu.

Croix cléchée, vidée et pommetée de douze pièces : croix aux branches s'élargissant vers les extrémités, laissant voir la couleur du fond de l'écu et accompagnée de boules à chaque pointe.

Croix pattée au pied péroné : croix aux extrémités des branches élargies avec un pied posé sur une sorte de péron.

De l'un dans l'autre : se dit quand deux couleurs associées dans une partie de l'écu, s'inversent dans l'autre.

De 6, de 12 pièces : nombre de lignes différentes de couleur.

En orle : suivant le tour intérieur de l'écu.

Fasce, fascé : désigne des bandes horizontales sur l'écu.

Gueules : nom de la couleur rouge en héraldique.

Lambel à quatre pendants : meuble horizontal de forme rectangulaire allongée, muni de pattes (ici quatre) qui servait fréquemment de brisure.

Maçonné : se dit d'un bâtiment dont les joints entre les pierres sont visibles et colorés.

Meubles : motifs dessinés sur un écu.

Or : nom de la couleur jaune en héraldique.

Parti : écu partagé par moitié dans le sens vertical.

Pointe : partie basse de l'écu.

Posée en pal : en position verticale.

Sable : nom de la couleur noire en héraldique.

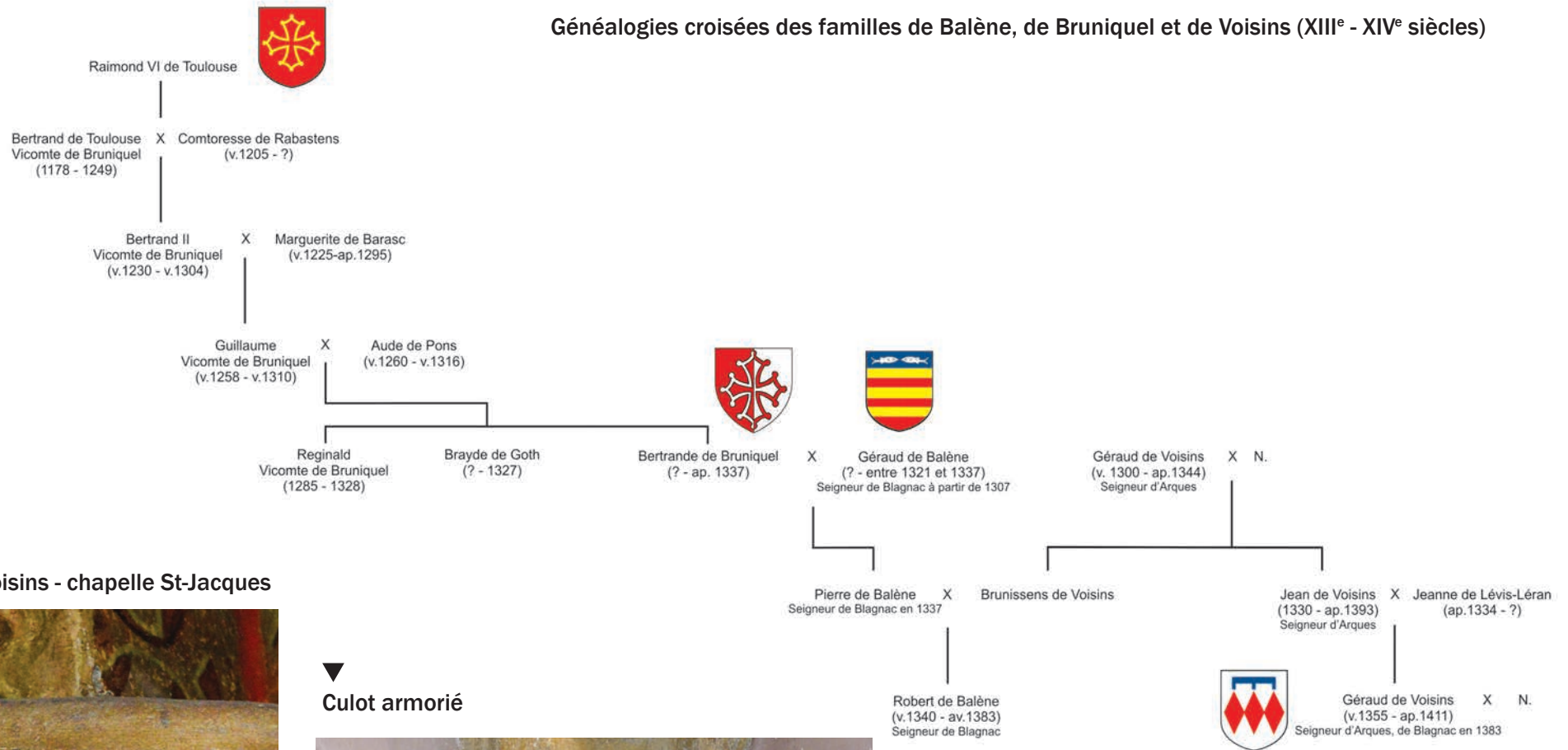
Semé : dont le champ est constellé d'un certain motif.

▼
L'église vue de la digue



▲
L'église et son clocher

Généalogies croisées des familles de Balène, de Bruniquel et de Voisins (XIII^e - XIV^e siècles)



▼ Armoiries de Voisins - chapelle St-Jacques

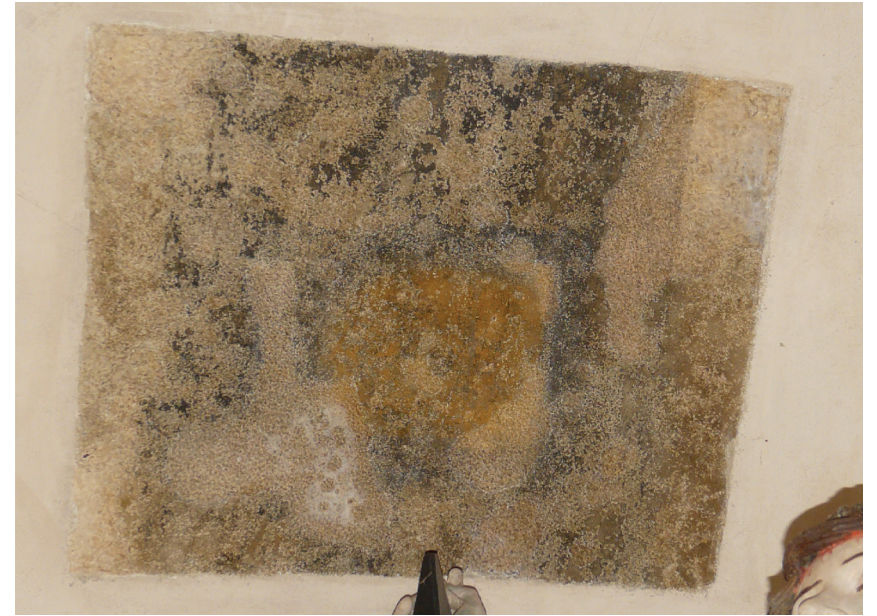


▼ Culot armorié





▲
Le crucifix encadré par la litre funéraire



Litre funéraire (détails)



▼
Plaque au chevet de l'église



▲
Vue de l'église

Au fil d'une enfance...

Les vacances à Beauzelle d'une petite Toulousaine des années 1930

Arlette était née à Toulouse, le 30 août 1924, dans une famille modeste. Au soir de sa vie, elle qui aimait à dire que « l'on ne devrait jamais lâcher la main de l'enfant que l'on a été », eut à cœur de laisser une trace de ses tout premiers souvenirs. Les vacances à Beauzelle y tiennent une place privilégiée. Voici, quasiment sans retouches, le récit de cette tranche de vie, dans une exubérance de points d'exclamation ou suspension, et autres guillemets et libertés, qui résonnent des enthousiasmes d'une petite fille retrouvée.

[...] Je devais avoir environ 5 ans lorsqu'un événement illumina ma vie : Maman, malgré ses incessantes difficultés financières, trouva le moyen de louer, à l'année (pour 500 francs), une petite maison à la campagne, tout près de Toulouse, à Beauzelle.

... Ce n'était pas le luxe, là non plus : ni eau, ni électricité. À tour de rôle, nous allions chez le propriétaire, tout proche, qui voulait bien nous laisser utiliser l'eau de son puits...

L'habitation comportait une salle à manger, une cuisine, et une grande chambre où nous couchions tous !

Mais ce qui devait, très vite, me rendre ces lieux enchanteurs, c'était l'existence d'un petit jardin longeant la maison et d'une tonnelle de glycine dont les odorantes grappes de fleurs mauves embaumaient. Ce fut là que, malgré mon très jeune âge, je découvris mon attrait pour le jardinage : l'éclosion d'une fleur, déjà, me fascinait. Le dimanche, je faisais avec Maman quelques plantations. En semaine, ramassant de gros cailloux, je les trimbalais dans ma petite brouette et j'en faisais des bordures...

Malheureusement, nous ne profitons de cette rustique « résidence » qu'au temps des vacances, mais Dieu que j'étais heureuse !...

Ce départ pour Beauzelle, c'était pour moi une échappée vers le soleil, la liberté...

Ensuite, il fallait réintégrer la sombre chartreuse des boulevards... Pour Pâques, nous partions donc, mes grands-parents, mes cousins Paul et Jeannine et moi, pour une quinzaine de jours. Nous nous encombrions du moins de bagages possible, afin d'aller prendre le car Place du Capitole...

Je nous vois encore, marchant allègrement rue de Rémusat, pour arriver, chacun portant son fardeau, sur les lieux du départ. Je trépisais de joie et je me souviens encore de la « bonne tête » du chauffeur, M. Monzagol, qui nous embarquait pour le pays de mes rêves...

Pour les grandes vacances, là, c'était du délire : deux mois devant nous et, pour nous conduire au paradis, un taxi tout blanc (à mes yeux, un véritable carrosse !) qui nous prenait en charge devant la porte ! Les bagages étaient, pour cette longue période, trop nombreux, et Maman nous offrait cet « extra ».

...Lorsque nous arrivions, la première corvée avait de quoi tempérer mon enthousiasme, mais elle était inévitable... Ces lieux inhabités durant tout l'hiver, mal isolés, étaient visités par d'énormes rats qui devaient nicher dans l'inaccessible grenier. Ces indésirables visiteurs

►
Beauzelle,
au début du XX^e siècle.

La maison basse,
à droite, à l'entrée
de la rue de l'église,
est celle qu'Arlette
évoque dans
ses mémoires

Club photo de Beauzelle



prenaient donc possession des lieux durant notre longue absence, et déposaient sur et dans les vieux meubles tout dégingués, d'affreuses crottes que nous devions nous empresser d'éliminer si nous voulions manger, car il y en avait bien entendu sur toute la vaisselle...

Et c'était chaque fois le va-et-vient avec seaux et arrosoir, pour aller quérir de l'eau chez le propriétaire. ..

Mais ce mauvais moment passé, nous avalions notre frugal repas, et c'était ensuite la joie sans partage...

Nous retrouvions une flopée de petits copains qui eux-mêmes nous attendaient impatiemment ; le petit Alexandre, notre premier voisin, fêtait toujours mon retour en m'offrant...une fleur : « *C'est que pour toi* » me disait-il avec un grand sérieux.

Ensemble, chaque jour, avec lui et tous les autres, mon cousin Paul et moi nous parcourions le village (alors sans autre circulation que quelques charrettes à bœufs) pour accomplir en chœur toutes sortes de besognes...

Ainsi allions-nous accompagner le garde champêtre, Monsieur Chamayou, tous les jours à midi, en haut du clocher, pour sonner avec lui l'angélus, du moins ce qui en tenait lieu... C'était à qui se suspendrait le plus vigoureusement à la corde pour faire s'envoler les cloches... et je n'étais pas la dernière...

Ce que nous ne manquions pas non plus, c'était les annonces de toutes sortes (avis à la population...) faites par lui, au son du tambour.

Chaque matin aussi, le boulanger faisait sa tournée... Je sens encore l'odeur incomparable des toutes chaudes et croustillantes miches de pain qui emplissaient sa vieille guimbarde... Et nous, les gosses, nous disputions malgré ses protestations, l'insigne honneur de grimper sur le marchepied pour parcourir avec lui sa tournée... Il faut dire qu'il faisait le porte-à-porte, n'ayant pas de concurrent !...

Nous avions également « la Catinou », vieille paysanne qui passait chaque matin dans les maisons pour vendre à ceux qui le souhaitent le lait de ses vaches. Ma grand-mère posait sur un guéridon, à l'entrée du jardin, le pot au lait et la monnaie toute prête, et c'était moi qui prenais livraison. Catinou, l'après-midi, allait garder ses vaches dans un pré tout proche ; j'aimais bien l'accompagner, car elle me « confiait » la surveillance de « Pâquerette », ma préférée...

Pour notre plus grande joie, il y avait aussi les parties de pêche ; j'y accompagnais Paul.

Le « bon coup », d'après lui, se situait tout en bas d'un sentier abrupt qui aboutissait brusquement en bordure de Garonne : nous ne savions nager ni l'un ni l'autre, ... mais nous rentrions triomphants, car il y avait presque toujours quelques goujons ou ablettes borgnes pour se laisser prendre...

Je me souviens surtout de l'horreur que j'avais à accrocher un asticot à l'hameçon – j'en confiais le soin à Paul – mais celle aussi, d'une tout autre nature, de décrocher le rare et malheureux poisson qui gesticulait au bout de ma ligne. Inutile d'ajouter que je me faisais copieusement sermonner pour mes « chichis ! ».

« Notre » maison, qui existe toujours, d'ailleurs, se situait juste à

l'angle de la rue qui menait à l'église.

De chez nous, chaque dimanche, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, je voyais donc défiler toute une population qui allait, en famille, parée de ses plus beaux atours, pour les uns, « bien propre » tout simplement, pour les autres, accomplir sa démarche dominicale... De temps à autre, je me joignais à cette assemblée ; ce lieu frais et paisible m'attirait à tel point qu'en semaine, poussant la lourde porte, je m'y faufilais parfois pour y faire une petite halte ; mais la foule du dimanche m'offrait autre chose encore : l'occasion d'un rassemblement à la fois joyeux et recueilli qui me convenait tout à fait... Là se limitaient les motivations de ma piété. [...]

Il existait une unique petite épicerie dont nous étions évidemment clients.

Manette, ma grand-mère, m'envoyait souvent « faire les courses »... Je me souviens essentiellement de deux missions qui revenaient souvent... Lorsqu'il y avait du beurre ou du fromage au programme, demander une « mince tranche » ; et puis, presque toujours, « faire marquer » sur la note que Maman payerait, en fin de semaine...

J'étais toujours un peu gênée par l'air « pincé » de l'épicière...

Sur le comptoir trônaient, bien en évidence, toutes sortes de bocaux de verre emplis de bonbons qui me fascinaient... Les « jours fastes », j'avais droit à l'achat d'un cornet que je faisais emplir de petites pastilles à la menthe, striées de rayures tricolores : je trouvais cela superbe... et fameux !

Je conserve un souvenir de lumière du verger que possédaient nos propriétaires.

Les pruniers y étant majoritaires, nous avions toute latitude, grâce à la gentillesse de ces braves gens, pour venir faire la cueillette. Cette dernière se faisait en partie à ras du sol jonché de fruits mûrs ; il y avait bien sûr l'inconvénient des guêpes qui s'en donnaient à cœur joie, mais qui, en réalité, accordaient leur préférence aux belles « reines-claude » dorées, plutôt qu'à nos inintéressantes personnes... Un jour de cueillette pour la confection par Manette de succulentes

confitures, Maman, imprudemment revêtue d'une blouse blanche, glissa sur le tapis de fruits mûrs, et s'affala, les quatre fers en l'air... Inutile de vous décrire sa ...dé-confiture, et le fou rire général des témoins !...

Tous ces « petits bonheurs » suffisaient à mon bonheur...

Le jardin d'agrément de nos propriétaires jouxtait celui, bien plus modeste, de notre habitation ; ils n'étaient d'ailleurs séparés que par un simple grillage, et chaque après-midi, Manette, installée d'un côté, et Mme Icart, de l'autre, s'adonnaient tout en papotant, l'une à d'interminables broderies, l'autre, plus prosaïquement, aux nombreux rapiécages que réclamaient nos vêtements malmenés... Moi, très vite lasse de mon canevas et de cette immobilité, je plantais là mon ouvrage et faussais assez vite compagnie à ces dames...

J'allais à la recherche de mes petits copains et copines aussi ravis que moi de nous retrouver.

Il faut dire qu'à cette époque, on ne croisait dans le village, les paysans étant aux champs, que quelques vaches revenant de pâître, quelques oies et de nombreux canards, suivis d'innombrables poules et coqs se pavanant en toute liberté et ne rentrant que le soir, à l'appel du grain. Il nous fallait donc être inventifs pour nous distraire, et nous l'étions ! [...] ... Vers 16h, je faisais une apparition au logis, et j'ai l'amusant et « odorant » souvenir de ce qui, souvent, faisait mes délices : un gros morceau de pain « chinché » assorti d'une belle grappe de raisin. Autrement dit, une belle tranche de pain frais frottée d'une gousse d'ail et d'un peu de sel, le tout bien arrosé d'huile... Là aussi, quand je vois les montagnes de friandises frelatées et coûteuses proposées aux enfants d'aujourd'hui, je me dis que j'avais bien de la chance ! Ce qui ne m'empêchait pas, un autre jour, pour mieux savourer une barre de chocolat, de manger tout le pain d'abord, car il n'était pas question de gaspiller, si peu que ce soit, ce précieux aliment !

Il existait au village une pauvre jeune femme âgée de trente-cinq ans à peine qui ne disposait visiblement pas de toutes ses facultés. La rumeur la disait avoir été victime d'une trahison conjugale qui aurait

à jamais troublé son esprit... Elle habitait une humble maisonnette dans la rue principale, en compagnie de sa petite fille, Solange, de 3 ans environ. Cette dernière devait faire, de sa part, l'objet de beaucoup de soins et de tendresse, car je vois encore ses bonnes joues, son teint coloré et son air radieux...

Bien sûr, la malheureuse femme, par certains de ses comportements, était souvent la risée du village : apparemment, elle n'en était pas consciente, un éternel sourire flottant sur son beau visage...

Il y avait, à une centaine de mètres de chez elle, l'intarissable fontaine où se « fournissaient » tous ceux qui n'avaient pas de puits. Et Maria, presque toujours chantant et dansant, venait, armée de son seau, faire provision d'eau... Hélas, sa démarche fantaisiste faisait souvent baisser le niveau, multipliant les va-et-vient ...

Et la petite Solange suivait toujours !...

On la vit, un dimanche d'août, arriver à la messe en compagnie de sa mère, affublée d'un manteau de fourrure et d'un bonnet de laine noire : elle était paraît-il en deuil de son grand-père...

Tout le monde aimait bien la pauvre Maria, mais je vais vous reparler d'elle au chapitre suivant.

Le premier dimanche de septembre avait lieu la « baloche » du village. C'était bien sûr l'événement de l'année pour les petits et les grands... Quelques jours avant, les « balochants » passaient dans toutes les maisons y recueillir la participation de chaque famille à la réussite de la fête. Ils étaient toujours munis, en échange, de petits bouquets et couronnes, composés invariablement de reines-marguerites roses, blanches et mauves, joliment enserrés dans une dentelle de papier blanc : je les vois encore, ils faisaient mon ravissement et je les trouvais particulièrement beaux, sans doute un peu parce qu'ils étaient, à mes yeux, le signe précurseur des réjouissances ; et le « *Bonne fête* » lancé par ces joyeux jeunes hommes me remplissait d'allégresse. ... On assistait, la semaine avant, à la mise en place des poteaux destinés à supporter toutes sortes d'oriflammes, ou à maintenir suspendues d'un côté de la rue à l'autre les ampoules multicolores que j'appréciais tout particulièrement... J'adorais tous ces préparatifs et je n'étais pas

la dernière de la bande à proposer mes services !... Ensuite arrivait l'estrade de bois peinte en vert, qu'il fallait monter de toutes pièces et sur laquelle présiderait l'orchestre. Elle était érigée sur l'esplanade qui longeait notre maison, et où d'ailleurs se déroulait l'essentiel de la fête : bal, jeux, baraques foraines vantant chacune ses attraits... Moi j'aimais bien le stand de « la ficelle » où l'on gagnait à tous les coups pour une modique pièce [...]...un aussi modeste lot...

Ce temps des installations était pour nous tous, les gosses, une période au moins aussi joyeuse que la fête elle-même...

Cette dernière commençait enfin le samedi soir par la retraite aux flambeaux : autrement dit, tout ce que le village comptait de jeunesse défilait dans la rue principale au son de la fanfare, chacun arborant au bout d'une perche de superbes ballons rouges en papier plissé et éclairés de l'intérieur : à mes yeux, c'était féérique !... D'autant plus que ce spectacle était éclairé tout au long du parcours par de nombreux feux de Bengale de multiples couleurs et qui eux, au moins, avaient le mérite de n'être pas bruyants...

Et nous, les enfants, mêlés aux jeunes, suivions le mouvement...

Mais vous vous souvenez peut-être de ma terreur des feux d'artifice et de toutes les détonations qui les précèdent...

Une année, souhaitant plus que jamais participer à tout, je me faufilai entre ma grande copine Lucie et un grand gaillard, et voulus suivre, à travers champs et dans l'obscurité totale, la sacro-sainte farandole... Étant donné ma petite taille et le rythme pris par la farandole, c'était plutôt pour moi de la voltige... Et voilà qu'au moment où la course prenait un train d'enfer, des « bombes » pétaradantes éclatèrent tout près de nous... déclenchant chez moi une affreuse colique et... vous devinez la suite... Impossible pourtant d'échapper à l'étreinte qui maintenait ma petite main, et n'osant rien dire, je continuai... horriblement mal à l'aise.

Mais entre-temps, à ma plus grande honte, Lucie, dans son langage de petite paysanne déjà rodée à la crudité des mots, s'exclama soudain : « Put... que ça sent la m... ! » et moi, hypocritement, toujours prisonnière, j'approuvai ! Inutile d'ajouter le soulagement qui fut le mien lorsque, passant devant notre maison, j'invoquai une raison...

urgente, pour m'esquiver !

Mais revenons à Maria... Pour elle aussi, les préparatifs valaient autant que la fête, et nous assistions chaque année au même exercice par lequel elle traduisait sa joie : plusieurs fois par jour, la semaine précédant l'évènement, elle s'élançait d'un bout à l'autre de l'esplanade (où poussait heureusement une herbe drue), en accomplissant de prodigieuses et innombrables cabrioles... Inutile de vous dire le nombre de badauds qu'elle attirait et qui, en l'applaudissant, l'incitaient à recommencer... ce qu'elle faisait bien volontiers !

Les longues culottes qu'elle portait encore, sous ses amples jupons, conservaient au spectacle toute sa décence, mais moi, sans trop savoir pourquoi, je trouvais ça un peu triste...

Venaient ensuite les trois jours de fête où les bals du soir n'étaient pas le moindre attrait pour tous ces jeunes villageois pour qui, à l'époque, les distractions étaient assez rares... Nous, les petits, dansions joyeusement entre nous ; quelle ambiance et quels touchants souvenirs : on avait si peu et on était si heureux !...

Le lundi étaient organisés « les jeux ». Là, devant presque tout le village réuni, les « volontaires » se lançaient dans des paris qu'aujourd'hui on trouverait puérils... Par exemple : la course à l'œuf : Il s'agissait de partir tous ensemble, au signal donné, pour accomplir dans un temps record une distance d'une cinquantaine de mètres, une cuillère à la main, sur laquelle reposait un œuf qu'il fallait bien sûr mener à bon port... Peu nombreux étaient ceux qui arrivaient sans casse !...

Le jeu de la cruche était aussi très apprécié. Il suffisait, armé d'une très longue perche, les yeux bandés, et partant toujours d'une assez longue distance, d'aller mettre en pièces une cruche pleine d'eau suspendue au centre d'un câble... Fallait-il encore avoir bien évalué la distance à parcourir, et marcher droit !...

Nous, les gosses, excellions dans le jeu de la « course au sac » où nous prenions, il va sans dire, pas mal de bleus. Elle consistait à parcourir la même distance, les jambes emprisonnées dans un sac de jute !... Je

n'ai pas le souvenir d'une quelconque victoire personnelle...

Le jeu de la poêle avait, lui aussi, beaucoup de succès : il s'agissait de récupérer quelques pièces de monnaie engluées au dos dans une épaisse couche de cirage noir, et cela, bien sûr, uniquement avec le secours des dents : je n'ai jamais eu cet héroïsme !...

Enfin, comme il y avait presque autant de participants que de badauds attablés à la terrasse du café, les jeux s'étiraient tout au long de l'après-midi, et personne ne s'ennuyait. Presque toujours, la sérénité d'un beau ciel de septembre accompagnait de sa lumière la joie simple de tout ce petit peuple... Mon Dieu, qu'il est loin ce temps que j'aimais...

[...] La plupart des villageois n'ayant pas, à cette époque, l'eau courante, les Beauzelloises trouvaient plus pratique d'utiliser le lavoir installé à 100 mètres de chez nous, au bas d'une petite côte. Une source abondante alimentait ce bassin, où nous venions nous-mêmes puiser de l'eau glacée en plein été. Les paysannes arrivaient avec, dans leur brouette, le linge bouilli qui ne nécessitait plus alors que le rinçage... Je songe à ce que devait être cette corvée, en plein hiver !...

Puis venait la période des vendanges et j'ai le souvenir vivace de ma « participation ». On me tolérait, moi, la « fille de la ville », pour participer à la cueillette, et je me souviens encore de l'émerveillement qui était le mien devant ces magnifiques grappes noires ou dorées que je taillais avec le plus grand soin ; et quel honneur pour moi d'être ainsi adoptée ! Une fois, je participai à ce qui m'apparaissait parfaitement dégoûtant, mais... il fallait bien me taire si je voulais paraître « compétente »... Il s'agissait en fait de grimper dans la cuve et, pieds nus, de piétiner longuement le raisin...

Lorsque je vois, à la télé, les procédés d'aujourd'hui... je me donne l'impression d'être plusieurs fois centenaire !

Enfin, la fin de l'été me donnait chaque année, comme à toute la bande, l'occasion de me rendre utile aux parents du petit Alexandre, nos voisins d'en face. Les haricots, arrivés à maturité, procuraient à cette période un bien abordable labeur pour nous, les enfants. Il s'agissait,

assis en rond devant la grange et armés d'un bâton, de tapoter jusqu'à la dernière les cosses de haricots afin d'en extraire les grains. Je me suis toujours demandé si cette méthode était parfaitement efficace... Pour nous, du moins, représentait-elle une des dernières occasions de l'été de nous retrouver tous ensemble.

... Car venait, hélas, le départ des hirondelles ...

Chaque année, peu avant la rentrée des classes et notre retour à Toulouse, elles tenaient grand rassemblement au-dessus de l'esplanade qui nous faisait face. Et le gazouillis de ces charmantes créatures ajoutait pour moi à la tristesse qui m'envahissait chaque fois de quitter mon petit paradis...

Mais pendant cinq ans, du moins, toute mon année scolaire fut embellie par la merveilleuse perspective des grandes vacances. [...]

Après la guerre, allant effectuer une balade à vélo à Beauzelle, je me retrouvai près de la porte de la petite église, devant le monument aux morts... Un seul nom était écrit au titre des « morts pour la Patrie » en 1940 : « Claude Montagnac »...

... C'était celui d'un de mes meilleurs petits copains... Il était le seul du petit village à être tombé « au champ d'honneur »... Il avait 20 ans... [...]

Arlette Prim
(Propos recueillis
par Anne-Marie Ducos de Lahitte)

Severo, le petit sandalier de Mauléon

Dans les années 1950- 1960, un vieux monsieur circulait à vélo entre Toulouse et Blagnac, des sandales basques pendues au guidon, d'autres dépassant des sacoches. Il livrait toutes les semaines à Blagnac les sandales qu'il avait lui-même fabriquées.

Tout le monde le connaissait, aussi bien dans le quartier toulousain de la rue des Fontaines, où il habitait, qu'à Blagnac où il avait précédemment vécu avec sa femme et leurs six enfants, cinq garçons et une fille.

Le vélo était caractéristique et ne ressemblait à aucun autre. Très ancien, sans lumière, c'était un cycle d'un autre temps !!!...Mais par chance, la sonnette fonctionnait correctement...

Severo IZAGA, lui, avait à l'époque plus de 90 ans, et s'était constitué au fil des ans une clientèle régulière de Blagnacais et de Toulousains, pour la plupart d'origine espagnole.

Toute sa vie, il avait œuvré en tant que sandalier.

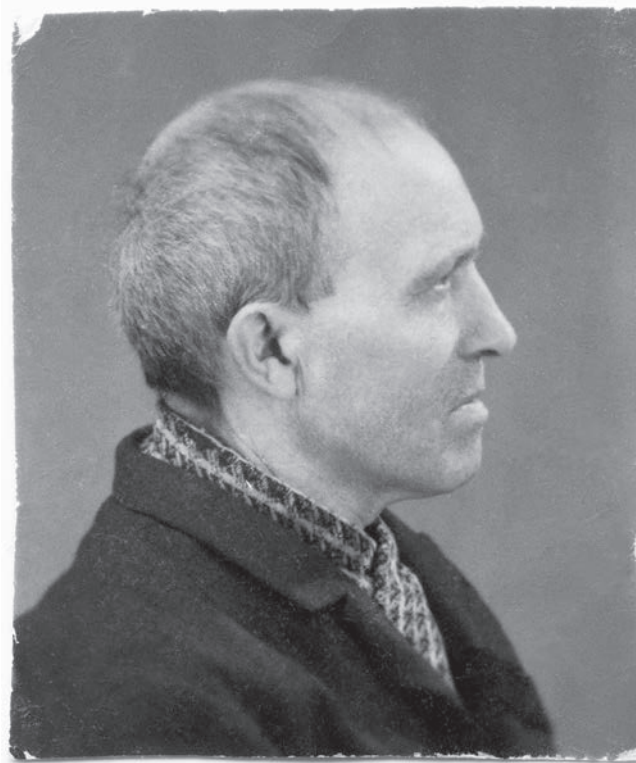
Il était né par-delà les Pyrénées, dans un petit village espagnol. : Uncastillo,

De près ou de loin, les Izaga sont tous d'origine basque, issus de la province de Guipúzcoa, au bord de la mer cantabrique.

Sévero était arrivé enfant à Mauléon, en Pays basque français.

C'est là qu'il avait grandi et appris son métier de sandalier, avant de rencontrer son épouse, Antonia Franco, dans l'usine d'espadrilles où il travaillait lui-même.

C'est à Mauléon qu'ils s'étaient unis et qu'Antonia avait donné naissance à leurs enfants.



▲
Un des rares portraits de Severo

Mauléon, ou plutôt, Mauléon-Licharre, se situe dans l'arrondissement d'Oloron-Sainte-Marie, au cœur de la province historique de la Soule, au pied d'une colline où s'élèvent les ruines du château du XIIe siècle des vicomtes de Soule. C'est une ancienne bastide féodale bâtie sur la rive droite du Saison, ou gave de Mauléon, fondée dans la seconde moitié du XIIIe siècle par décision du prince Edouard Ier d'Angleterre, soucieux d'asseoir son autorité après la reddition d'Auger de Mauléon, dernier vicomte de Soule, en 1261.

Mauléon c'est aussi, depuis plus d'un siècle, la « capitale de l'espadrille », ce qui permit à la ville de se développer considérablement.

Il paraîtrait qu'il y a plus de 900 ans les fantassins du roi d'Aragon étaient chaussés d'espadrilles, mais qui dira à quand, au juste, remonte cet artisanat ?

Au début du XIXe en tout cas, à Mauléon, la vente d'espadrilles en grande quantité commence à s'organiser, par la collecte des paquets de sandales faites à domicile, à la main, dans la commune et les villages

voisins.

Entre 1850 et 1880, la fabrication passe à un stade préindustriel où le fabricant en titre ne fabrique pas lui-même mais organise et distribue le travail. C'est lui qui achète le jute et le chanvre, acheminés par le port de Bordeaux depuis les filatures d'Ecosse, et qui seront tressés avant de servir à l'élaboration des semelles.



◀ Situation du village natal Uncastillo

Il se procure aussi la toile de coton traditionnelle, héritière des tissages de linge basque.

Les ouvriers, payés à la pièce, travaillent chez eux, piquant, cousant et assemblant les espadrilles à la main.

La fin du XIX^e siècle est une période de grande prospérité pour l'espadrille dont l'usage se répand jusque dans les mines du Nord de la France.

Elle se fabrique en ville, dans des usines aux machines de plus en plus perfectionnées.

Trente usines vont être créées en Soule, à cette époque, notamment à Mauléon.

Mauléon devient une ville active et prospère. Toutes sortes de chaussures y sont fabriquées, aussi bien des chaussures de ville, que de sport, mais surtout, bien sûr, l'espadrille, qui fait sa renommée

La main-d'œuvre locale venant rapidement à manquer, les industriels

décident de faire appel à des saisonniers espagnols.

Les jeunes-filles sont les premières à venir, d'automne à mai.

Les hommes viennent aussi, mais eux ne rentrent pas au pays après la saison, car ils trouvent à s'employer comme bûcherons, manœuvres ou carriers.

Ils sont les bienvenus car il y a du travail pour tout le monde.

Ils finiront par se sédentariser sur place et représenter plus des trois-quarts des sandaliers.

Severo Izaga et les siens font partie de ce flux migratoire, et Severo prendra à cœur l'apprentissage et le perfectionnement permanent du métier que les circonstances lui ont plus ou moins imposé, mais qu'il s'est pris à aimer.

Hélas, de premières difficultés apparaissent au lendemain de la première guerre mondiale, pour un motif des plus inattendus.

Dans les mines du Nord, qui étaient devenues de si bons commanditaires, la décision est prise d'humidifier les sols des galeries pour tenter d'éviter les coups de grisou.

La semelle de corde des espadrilles ne peut y résister.

L'effort de renouvellement du produit par l'adjonction d'une semelle de gomme ou le renforcement de la semelle de corde par du caoutchouc vulcanisé, n'empêche pas la régression de la production.

Les années qui suivent sont synonymes de déclin.

Les ouvriers espagnols, étrangers par définition, vont se sentir de moins en moins chez eux à Mauléon.

La nécessité de trouver du travail avait amené Severo Izaga, enfant, et toute sa famille, à traverser les Pyrénées et à se mettre en route vers Mauléon.

Des années plus tard, la conjoncture leur étant devenue contraire, c'est une urgence similaire qui poussa, Severo, devenu père de famille, à prendre avec les siens la route qui devait les conduire à Blagnac. Ils y arrivèrent à la veille de la seconde guerre mondiale.

J'ai la joie de garder quelques souvenirs de ce grand-père courageux. Dans son modeste atelier, j'avais été frappée par l'odeur, non pas de cuir, mais de caoutchouc, car à l'époque, sans doute par manque de moyens, il coupait, taillait, dans des morceaux de pneus de vélo ou de voiture de quoi améliorer les semelles des sandales qu'il confectionnait avec le plus grand soin.

C'était un précurseur du travail de recyclage...Toute sa production était confectionnée avec du matériel de récupération... Ce qui importait peu aux adultes, mais ne plaisait guère aux enfants, qui n'avaient pas envie de porter ses sandales faites « de bric et de broc »...

Mais le Pépé qu'il était devenu a parcouru, des années durant, le secteur Ancely-Blagnac, tôt le matin et tard le soir, avec son vélo dépourvu de phare, vendant inlassablement le fruit de son travail. Ce petit métier, additionné à une toute petite retraite lui a permis de vivre des années durant.

Il n'a jamais fait autre chose que son métier de cordonnier, surtout de sandales basques, et il suffisait de l'observer pour comprendre qu'il adorait ce qu'il faisait.

Il est décédé chez lui, un jour, ayant procédé la veille à une dernière livraison.

Monique Izaga

Robert Caussat et le maquis d'Esténos

Nous devons à Monsieur André Arnal, qui effectue de recherches sur le développement de la Résistance dans le Haut-Comminges, la communication d'un important rapport de Police de 1943. Ce rapport va nous permettre de déterminer le rôle de Robert Caussat dans la création, à cette époque, du petit maquis d'Esténos, dans la Haute-Garonne. [voir « Robert Caussat », dans le n° 41 de la Revue].

Nature du document

Il s'agit d'un rapport de Police établi, le 12 avril 1943, à Saint-Gaudens, par le Commissaire de Police, Pierre Fournera. Par la voie hiérarchique, le rapport a été transmis à Toulouse, puis est remonté jusqu'au Commissaire divisionnaire, Chef du Service régional de la Police judiciaire. Ceci révèle l'importance qui a été attachée à l'époque aux événements détaillés dans le rapport.

Faisant suite à un rapport préliminaire en date du 20 mars 1943, le rapport fournit les résultats d'une enquête diligentée à la suite d'incidents survenus à Esténos, dans la nuit du 14 au 15 mars 1943. Cette enquête a été conduite par le Commissaire Pierre Fournera et par son adjoint, l'Inspecteur de Police Mouly.

Un cambriolage à la mairie

Au cours de cette nuit, un cambriolage a été commis à la Mairie d'Esténos, par un petit groupe de « malfaiteurs ». Ayant fracturé une porte, ces individus se sont rendus coupables de vol : divers papiers administratifs ; des cartes de rationnement ; 15 fusils de chasse et 1 revolver, qui étaient entreposés dans le bâtiment depuis que les autorités d'occupation en avaient exigé la livraison. Ils ont également accompli des dégradations dans les locaux municipaux, lacérant les affiches sur « les travailleurs Français (sic !) en Allemagne » et déchirant la liste des jeunes du village concernés, liste qu'ils ont arrachée du registre où elle se trouvait. Rappelons que la loi française instituant le S.T.O. (Service du Travail obligatoire) est du 4 septembre 1942. Les « malfaiteurs » ont également visité l'appartement de l'institutrice, qui était absente cette nuit-là. Ils y ont dérobé des cartes d'alimentation

et des produits alimentaires.

Le développement des recherches

Une « battue », organisée quelques jours plus tard par la gendarmerie de Cierp, à l'instigation du Parquet de Saint-Gaudens, aboutit à l'interpellation de trois « malfaiteurs » armés : Jean BERTRAND, agent technique, demeurant à Toulouse, né le 22 juillet 1922, célibataire ; Robert CAUSSAT, journalier, demeurant à Cantaous (Hte-Pyrénées), né le 1er octobre 1919, célibataire ; Jean CASTAGNET, mécanicien, demeurant à Pau, né le 9 janvier 1915, célibataire. Leur arrestation a permis de récupérer une partie du butin du cambriolage d'Esténos, mais pas toutes les armes. BERTRAND portait sur lui – ce qui peut nous paraître étonnant – un « Agenda 1943 », qui constituait une sorte de journal de bord où il enregistrerait soigneusement l'activité de son groupe depuis sa formation jusqu'à la date de son arrestation. C'est probablement cet agenda qui a permis aux enquêteurs de reconstituer les structures et une partie de l'organigramme de la Résistance – en particulier de la Résistance communiste F.T.P. – dans la région commingeoise. On doit, d'ailleurs, souligner que les responsables de la Police locale semblent globalement très bien renseignés.

Autre élément d'incertitude pour les enquêteurs, la découverte en fouillant Jean BERTRAND, d'une fausse carte d'identité, que BERTRAND reconnut avoir fabriquée lui-même. Mais avec quelles complicités ? Car la carte semble avoir été confectionnée avec un tampon authentique de la Mairie de Luchon.

Devant les preuves accablantes relevées contre eux, les trois hommes durent reconnaître leur participation au cambriolage d'Esténos.

Inculpés de « vol qualifié, complicité et détention irrégulière d'armes », ils furent interrogés et écroués à Saint-Gaudens.

Dans les jours qui suivirent, la gendarmerie découvrit une cache d'armes importante, près d'une cabane isolée dans la montagne, au lieu-dit Cuhereich dans la commune du Boila. Cette « maisonnette de montagne » était, semble-t-il, le lieu d'implantation de ce petit « maquis ». (Le rapport n'utilise pas le mot).

La cache a fourni un lot non négligeable d'armes assez diverses, des munitions et, surtout, une importante quantité de pains de dynamite, qui provenaient, à l'évidence, d'une entreprise de Travaux publics de Luchon. Mais les enquêteurs ne sont pas parvenus à éclaircir les conditions de ce détournement. Avant l'arrivée des gendarmes, les occupants des lieux, dont la présence paraissait récente, avaient eu le temps de disparaître.

Les résultats de l'enquête

Le rapport fournit des éléments très intéressants sur l'organisation de la Résistance et sur la constitution d'un petit « groupe armé de malfaiteurs ». BERTRAND utilise, lui, le terme de « maquis ». Nous ne retiendrons que ce qui concerne directement l'activité de Robert CAUSSAT.

Les enquêteurs rappellent, tout d'abord, que Jean BERTRAND et Robert CAUSSAT, sont déjà connus pour leurs activités communistes et anti-nationales. Ils ont, d'ailleurs, été condamnés, l'un à 4 ans de prison, l'autre à 2 ans, pour leur action à Toulouse dès novembre 1940. Robert CAUSSAT avait purgé sa peine à la Prison Saint-Michel, à Toulouse, puis à la Centrale de Nîmes. Libéré, il s'était installé dans la région de Tarbes.

Les enquêteurs insistent sur la présence, à Esténos, d'un petit groupe armé (7 hommes ?), qui porterait le nom de « groupe F.T.P. Gabriel Péri ». L'interrogatoire des accusés a permis de préciser le rôle de BERTRAND et de CAUSSAT dans l'organisation du groupe. BERTRAND était le Commissaire politique avec le titre d'Instructeur Commissaire politique (ou I.C.P.). C'est lui qui assurait les contacts

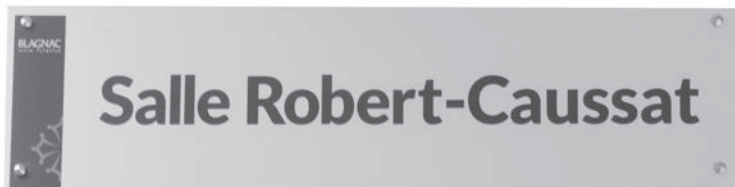
avec les responsables du Parti (en particulier, l'Inspecteur Commissaire politique régional ou I.C.P.R), mais aussi avec les responsables d'autres mouvements de Résistance, comme « Combat » ou « Libération », mouvements qui sont cités dans le rapport de Police. Robert CAUSSAT était le Responsable militaire du groupe, sous les ordres d'un Responsable régional, Pierre GUERRE, épicier à Luchon, que les enquêteurs signalent en fuite. Les enquêteurs ont soigneusement noté que la « maisonnette de montagne » appartenait à un certain Bertrand BALESTAS, qui était le beau-frère de Pierre GUERRE. Interrogé par la Police, BALESTAS reconnut qu'il avait « loué la maisonnette pour quelques jours », mais qu'il ignorait ce que GUERRE avait voulu en faire. Il ne semble pas avoir été davantage inquiété.

Le Commissaire Pierre FOURNERA conclut son rapport – dont nous n'avons donné qu'une brève analyse – en précisant, mais il ne fournit pas les bases de cette affirmation, que le « groupe F.T.P. Gabriel Péri » semblait destiné à mener des actions dans la région de Luchon et de Montréjeau.

Alain Lauret

SOURCES

Nous remercions Monsieur André Arnal de nous avoir autorisés à utiliser ce document et Madame Martine Added qui a servi d'intermédiaire avec lui.

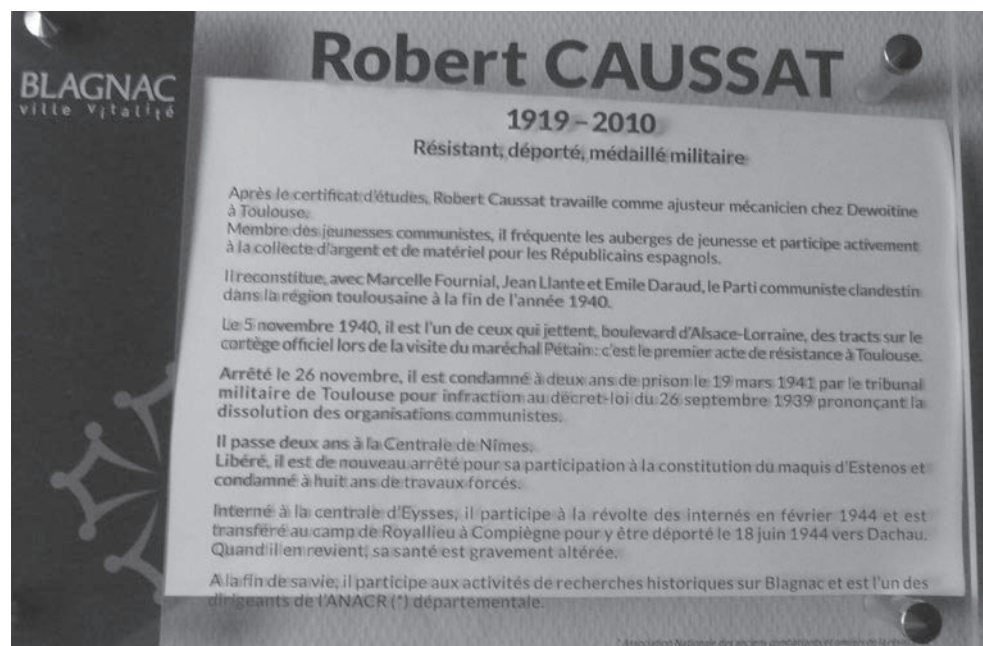


Salle Robert Caussat

En hommage à Robert Caussat, une salle de l'ancienne Maison de l'Histoire (aujourd'hui Espace des Expositions Germaine Chaumel) où il est venu si souvent, lui est dédiée.

L'inauguration a eu lieu le 20 septembre dernier en présence de sa fille et de ses petits-enfants, de Monsieur le Maire et des représentants du Conseil municipal, du Président de l'ANACR (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance), Lucien Vieillard, de Jeannette Weidknet et d'Angèle Bettini Del Rio, ses amies de toujours, de membres de l'association Blagnac Histoire et Mémoire et de nombreux Blagnacais.

Une plaque rappelant l'action de Robert Caussat (voir notre revue Blagnac, Questions d'Histoire n° 41) a été apposée dans la salle.



cliché Didier Chapuy

Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST Béluga⁽¹⁾ réalisait son premier vol

Notre revue ne pouvait pas passer sous silence cet anniversaire.

Un peu d'histoire

Histoire, aventure, entreprise, etc., bien que le temps ait passé, je peux en parler, car j'étais parmi les premiers acteurs. Dès son lancement, le programme Airbus eut à résoudre le problème du transport des éléments de ses avions qui étaient fabriqués à Saint-Nazaire en France, à Madrid en Espagne, à Hambourg et Brême en Allemagne et Chester en Angleterre. Après avoir commencé à les transporter par la route, bien vite, à cause des nombreux incidents et accidents on se résolut au transport par les airs. Le Super Guppy équipé de turbopropulseurs Allison 501-D22C fut choisi, car il convenait bien pour transporter les éléments des premiers Airbus. Le lancement des versions A340, A330 et le vieillissement des Super Guppy posa à nouveau le problème du transport comme pour les premières versions. La solution du transport aérien s'imposa très vite. Très rapidement, il fut évident qu'Airbus devait construire un avion-cargo capable de satisfaire ses exigences de volume, de mission et de temps de rotation. L'étude de faisabilité fut menée à partir de juin 1990, avec pas mal de difficulté. La synthèse de l'étude de faisabilité fut l'objet d'une réunion le 29/11/1990 et d'une note datée du 22/12/1990. Le projet était déjà bien ficelé : structure, systèmes, aérodynamique, qualité



▲ Premier vol du Beluga

de vol et performances ne présentait aucune difficulté majeure.

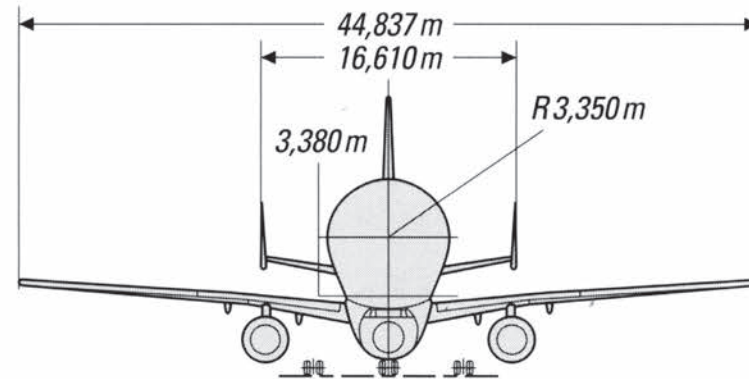
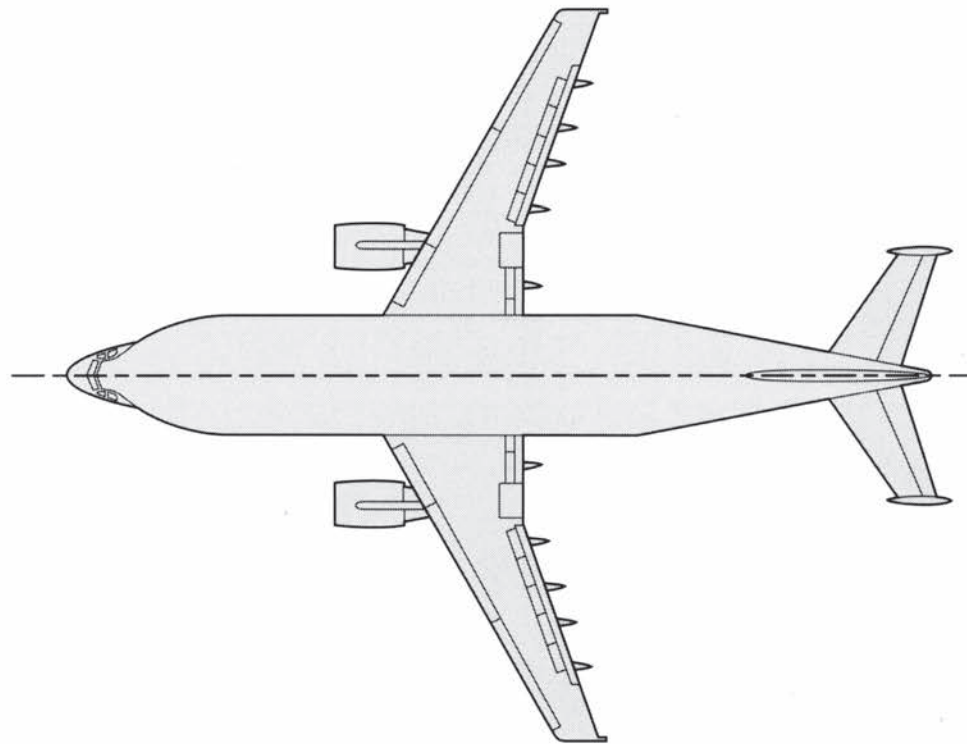
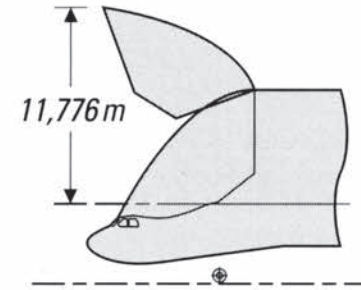
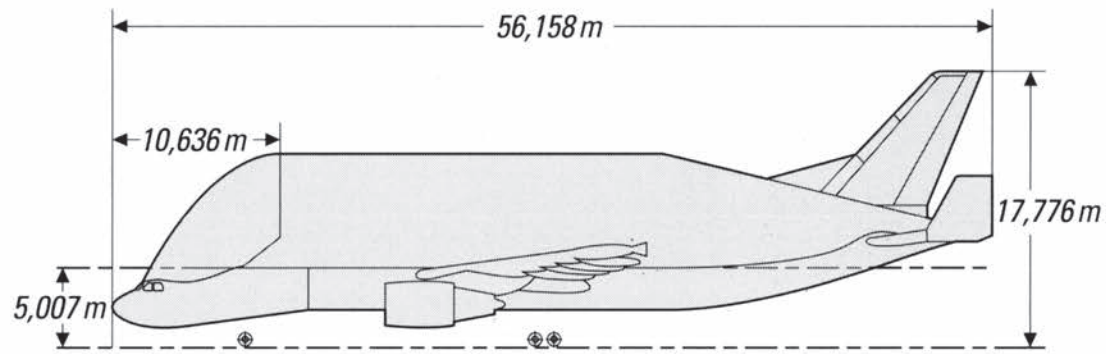
Les grandes lignes du projet

L'idée de base était de partir d'un avion A300-600R dont on gardait le maximum, en particulier les systèmes, et dont la structure était modifiée pour satisfaire le nouveau projet. On peut résumer ce projet ainsi :

- Parties inchangées : Voilure, tronçon central, nacelles et moteurs.
- Le Cockpit est récupéré en grande partie, mais repositionné en dessous du plancher ce qui va nécessiter de grandes modifications des systèmes.
- La partie du fuselage en dessous du plancher à partir du cadre 26 est conservée, elle est raccordée sur la nouvelle partie supérieure du fuselage.
- La zone cargo est entièrement nouvelle. C'est une énorme structure dont la section en forme de fer à cheval a un diamètre de 7,4 mètres. Le compartiment de fret a 7,4 mètres de diamètre et 37,7 mètres de long ; la charge maxi-

mum est de 47 tonnes. Pour fournir un accès à la zone cargo, une porte frontale géante de 17 mètres de hauteur est adaptée à l'avion. Avec le Super Guppy, la porte du cargo ne faisait qu'un avec le cockpit, il fallait donc déconnecter toutes les commandes de l'appareil pour

Plan trois vues du Beluga



ouvrir la porte de la soute et après le chargement, la phase la plus critique était celle de la connexion de toutes les commandes qui avaient été déconnectées et les contrôles qui devaient être effectués pour assurer la sécurité. Ainsi, sur le Béluga, la procédure de chargement est simplifiée et le temps de rotation est considérablement diminué. – La partie arrière est récupérée avec adaptation au nouvel avion. La dérive est celle d'un A340, mais pour maintenir la stabilité directionnelle, l'empennage vertical est agrandi avec une arête dorsale et deux dérives auxiliaires sont disposées aux extrémités de l'empennage horizontal qui est fortement renforcé.

Ce plan trois vues (page 47) permet de se faire une idée des dimensions de l'appareil.

Cet avion fut nommé « A300 STR4 : Super Airbus Transporter ». L'avion A300-600R qui était réservé pour le premier ST4 était le MSN 664. Si mes souvenirs sont bons, c'est à la suite d'un concours qu'on lui donna le surnom de Béluga ⁽²⁾.

Assemblage

En janvier 1993, le premier appareil entre en assemblage avec les parties conservées de l'A300.600R, le 20 mai la partie supérieure arrive d'Allemagne, la pointe avant est livrée par SIDMI le 30 septembre 1993. En mai 1994, le Béluga est équipé de ses moteurs. Un souvenir marquant pour moi fut la réunion finale du « handover ⁽³⁾ ». L'avion était-il oui ou non suffisamment prêt pour passer à la phase des Essais en vol ? J'étais « pour », le département qualité était « contre ». C'est sans gloire que j'emportais la décision. Et c'est ainsi qu'avec 17 jours d'avance, le 23 juin 1994, le « roll out ⁽⁴⁾ » avait lieu sur les pistes de l'aéroport de Toulouse-Blagnac.

Le premier vol

Enfin, le 13 septembre 1994, la « Baleine blanche » soulève son nez surbaissé, prend lourdement mais sûrement de la vitesse et enfin quitte le sol. Après quatre heures et 21 minutes de vol, mon ami le chef pilote Gilbert Defer déclare : « Ce fut impressionnant. Nous avons effectué entièrement notre programme d'essais en vol ». J'ai vécu ce

vol dans des conditions exceptionnelles depuis la salle de contrôle. L'émotion était immense dans mon cœur, mais je la ressentais également chez toutes les personnes présentes. L'expression, les gestes, les paroles de chacun tout était émotion. Il y avait un réel contraste avec les navigants qui étaient à bord de l'avion et dont on ne pouvait qu'admirer le calme. Vraiment, ces gars étaient exceptionnels. Je l'imaginai, mais ce jour-là j'en étais persuadé. Pour ce premier vol, le chef pilote était accompagné du pilote d'Essai Lucien Bernard et de mes deux amis, ingénieurs d'Essai, Jean-Pierre Flamant et Didier Ronceray. Vingt ans déjà, mais je garde précieusement cette photo du premier vol dédiée par les quatre navigants.

Nostalgie

Chaque fois que je vois le Béluga, le plus souvent dans le ciel de Blagnac, je ne peux m'empêcher de m'arrêter. Que je sois à pied, à cheval (de mon vélo) ou en voiture je contemple avec un brin de nostalgie cet avion au nom de baleine blanche. Je n'étais pas le seul, mais j'ai participé à sa conception et il reste la principale satisfaction de ma carrière.

Suite et fin ?

La suite, mais sans doute pas la fin. Airbus réfléchit à un successeur au Béluga qui pourrait être construit sur la base d'un A330. La décision devrait être prise en 2015.

Roger GAU

NOTES

⁽¹⁾ Nos amis britanniques et allemands écrivent « beluga », mais tous nous prononçons « bélouga ».

⁽²⁾ Béluga (ou bélouga) : Nom masculin. Cétacé odontocète sans nageoire dorsale des mers arctiques, appelé aussi « baleine blanche ».

⁽³⁾ Passage de la responsabilité de l'avion de la production aux essais en vol.

⁽⁴⁾ Premier roulage de l'avion.

Portrait Firmin Pons - Henry Loubat 1923 -
Crédit photographique
Photo CHU de Toulouse



L'Airbus A300-600ST, également connu sous le nom de Beluga ou Super Transporter (Collection Roger Gau)

